# Reflets d'Ombres

Fanzine de Littérature
Gothique et Fantastique

Juillet

2008

## SOMMAIRE N°15

### Nouvelles :

Agnès Marot - Au bord du Monde
Nico Bally - Leste de Cailloux
Sylvain Richard - Les Chants de L'Atlantide
Marion Lubreac - l'Accident
Vincent Glasmacher - Grimoire

### Poèmes :

Audrey Megia - Le Concile d'Hiver
Cédric Seyssiecq - Les Limbes Oubliées
Opaline - Le Chanteur Maudit
Rachel Gibert - les Nuages
frédéric Gerchambeau - Oui
Annie Piovesan - L'adieu
Natalym - Et le jour s'embrume
Jacques Fuentealba - Silence, entre larmes et sourires

Dossier HR Giger (Hugues PERRIN)

*Rédaction, comité de lecture* :Hugues Perrin, Anakkyn, Christophe Girard, Elisa Dalmasso, Odéliane, Perceval, Gaëlle, Annie Poivesan

*Art designer, graphics & maquette conception* : Hugues Perrin

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs. Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : http://www.litterature-fantastique.info

# Illustrations :

*Sandrine Hirson p 8, 26, 44, 47, 52
* Sir Vladheim p12 et 19
* Anakkyn p 37 et 50

# Editorial

Nous voyons à travers la lumière d'un monde, immergé dans une atmosphère pesante et hostile... et nous nous en accommodons, sans relâche, pour préserver notre instinct d'existence et de survie. Entre poussière, hyperthermie et pollutions industrielles, nous orchestrons nos activités du quotidien avec frénésie, ou nous nous refugions à contrario dans une passivité lente et maladive. Lucites, carcinomes, infrarouges et ultraviolets constituent finalement les mots qui polissent notre propre champ sémantique, où l'on sème en cœur des authentiques graines d'horreurs, ensevelies sous une sinistre vague de chaleurs, estivale... et rivale des saisons précédentes.

Le doux parfum de l'automne et la sérénité dévoilée de notre très cher hiver sont bel et bien mort. Regagnons alors sans plus attendre l'ombre et l'obscurité, préservant ainsi en toute quiétude, nos précieuses barrières mélaniques. Restons dans l'antre gothique d'un paisible foyer, en oubliant avec allégeance les contraintes du quotidien. Votre esprit sera alors complètement libre... réceptif à l'au-delà, et surtout mieux préparé à une singulière et savoureuse évasion littéraire.

*"Il me tarde tout comme vous que la nuit tombe profondément...*
*En observant ainsi le clair-obscur d'une nuit d'été, les rêves les plus fantasques*
*et les imaginations les plus surréalistes prédomineront inévitablement la danse,*
*en exerçant avec subtilité une véritable emprise sur vous-même,*
*par le biais d'un délicieux sortilège... Sans réel antidote,*
*le poison qui en découle reflète à la perfection l'univers qui vous convient,*
*autrement dit celui décrit ici même à travers les pages de reflets d'ombres." HP*

Ce savoureux et familier Breuvage est à portée de main... alors buvez en sans relâche, et sans modération,

Vous en obtiendrez certainement le meilleur, ou bien pire encore...

Hugues Perrin

# Au bord du Monde (Agnes Marot)

L'horizon est figé dans le voile du temps. Silencieux, éternel... Une ligne bleu pâle que rien ne semble atteindre. Au-dessus, d'étranges formes mouvantes, arabesques entremêlées de blanc et de saphir. En bas, le vent soufflant sur l'herbe folle des champs sauvages à l'aube du printemps. Et les montagnes, rocs immobiles encadrant le lointain... Mais là-bas, là où l'herbe s'envole et les nuages s'endorment, là où le temps lui-même n'ose plus respirer, tout est calme. Si calme...

La terre est en paix, elle aussi. Ici, comme nulle part ailleurs ; sous mes pieds, les rochers soupirent doucement leur contentement. Ils semblent me promettre la chaleur protectrice de leur sein... Je m'avance à  la limite abrupte du sol poussiéreux. En bas, tout en bas, l'herbe fraîche étincelle des gouttes de pluie que le ciel vient de pleurer. Étranges diamants à l'éphémère beauté, témoins de la pureté de l'air rincé de sa tristesse... Peut-être est-ce leur chant qui martèle mon cœur, m'appelant doucement de son air envoûtant ? Joyeuse ritournelle, danse de légèreté où les pétales virevoltent d'une gaieté mystique...

Les fleurs ont-elles une conscience ? Pensent-elles à leur chance de vivre ainsi soudées, solidaires et liées par les éléments qui leur murmurent leurs états d'âme ? Elles ne se sentiront jamais

seules, parce que le ciel leur pleurera sa peine ; jamais le vide ne battra en leur petit cœur jaune, comblé par les caresses du vent sur leurs pétales dorés. Toujours, le soleil sera là pour les envelopper et les réchauffer de ses tendres rayons ; elles ne connaîtront pas ce frisson de terreur qu'est le mot "solitude"... Comme il doit être doux de vivre parmi elles !

Mon corps me semble soudain étrangement distant, comme effacé par le gouffre vertigineux qui s'étend à mes pieds. Je sens ma poitrine haleter ; ai-je fourni un effort ? Ou peut-être n'est-ce pas la mienne... Les herbes dansent dans le vent. La roche respire, sous mes pieds ; je la sens qui se soulève à son rythme régulier. Je suis là, ne vous inquiétez pas... J'arrive...

Je vacille. Guidés par le faible écho de ma raison perdue dans cette attache qui me lie au sol, mes yeux se fixent à nouveau sur l'horizon immobile. La poitrine s'apaise lentement, comme consolée par ce point de certitude au milieu du fleuve de la Nature toujours en mouvement. Rocher immuable que mes bras entourent de toute leur force pour ne pas se laisser emporter par le courant...

Et puis, sans y prendre garde... Mon regard s'envole rejoindre les nuages, éperdu d'amour pour leurs silhouettes pâles et leurs contours trompeurs. Oeuvre d'art inestimable que seul le ciel peut offrir, s'adaptant à l'envie aux désirs de ceux qui les regardent. Cœur pour les couples étendus sur la terre, sourire pour l'être solitaire perdu dans ses rêveries, animal mystique ou trésor familial... J'y vois des ailes déployées, protectrices envers ceux qui prennent leur envol pour venir les rejoindre. Elles s'attachent à de blanches épaules, liées par un cou fin et gracile dénudé de tout ornement. Et au-dessus d'elles, un visage souriant éclairé par deux perles nacrées, deux étoiles au milieu du jour. Le cœur bat plus fort, là-bas, dans la poitrine...

Une partie de mon esprit reste accrochée à elle, malgré moi. J'essaie de l'arracher à cette souffrance inutile, pour lui montrer la paix qui me tient par la main ; mais elle reste cloîtrée dans sa prison d'effroi, et elle pleure... Elle se souvient... Une image sanglante efface un instant le regard merveilleux de l'ange qui m'attend, deux pupilles d'or révulsées, et cette douleur au creux de mes entrailles... Mes souvenirs s'affolent, je les efface d'un geste convulsif, resserrant mon étreinte sur le rocher de mes pensées.

Elle me sourit de nouveau, ses deux étoiles brillant d'un amour maternel. Lentement, timidement, je lâche mon appui entre ciel et terre ; je tends tout mon être vers ses ailes, sentant presque ses plumes frôler ma peau dans une caresse tendre. Je fais un pas en avant pour me blottir dans son étreinte rassurante. Là-bas, si loin, un corps me suit, avançant vers le gouffre qui l'appelle. Rejoindre les herbes folles et dormir dans la roche...

Il s'arrête. Encore un pas, un seul pas, trouver la délivrance... L'oubli de l'espérance auquel chacun aspire, accessible en ce lieu, par cet instant unique de grâce émerveillée... Avance, l'instant va passer, il sera trop tard. N'entends-tu pas cette mélopée de la nature qui t'appelle en son sein ? Ne sens-tu pas ton souffle se mêler au sien déjà, ton regard briller comme ses étoiles nacrées, ta pluie rouler le long de tes joues comme la rosée sur les pétales du jour ?

Lentement, très lentement, je transfère mon poids sur mon pied gauche, libérant ma jambe pour la soulever encore une fois. Mes orteils s'enfoncent un peu plus profondément dans le sol, laissant leur empreinte terrestre pour permettre au corps de s'envoler. J'arrive...

Une main se glisse dans la mienne. Comme ça, simplement, sans prévenir ; comme si sa place avait toujours été là. Un lien avec la terre ; mais si doux, si pur, qu'il ne réveille pas le passé que je fuis. Mon pied se repose à terre. Encore un instant, juste un instant... Regarder la demeure qui m'attend, en silence, mes doigts entrelacés dans les siens dans la force du dernier espoir.

L'espoir... Ce sentiment si fort qu'il permet à la vie de garder ses droits sur les plus démunis ; si cruel qu'il laisse la Mort s'emparer de ceux qu'il délaisse, sans pitié... Il emporte avec lui tout ce qui fait qu'un homme est lui-même.

Un... Homme ? Ce mot sonne étrangement à mon esprit plus tout à fait ancré dans le présent. Être sensible tourné vers les pensées... Conscient qu'il va mourir dès le jour de sa naissance. Triste destinée... Mais n'était-ce pas ça, justement, qui lui permettait de disposer de sa propre vie ? Savoir qu'il allait tout quitter, du jour au lendemain, n'était-il pas le seul moyen de profiter de chaque instant qui lui était offert ? Juste sentir sa main dans la mienne, et partir avant que la paix ne retombe...

Je laisse mes pensées dériver au gré du vent qui souffle, balayant ses cheveux à la lisière de mon esprit. Juste elle et moi, en équilibre au bord du monde, perdus dans l'immensité du temps,

prêts à nous envoler à la plus petite bourrasque. Le cœur battant au même rythme calme, apaisant, oublieux du monde qui exista autour de ce refuge du dernier instant.

Elle me regarde de ses grands yeux sombres, où le triste mystère donne un air mélancolique à son paisible visage. Elle sait... Elle a vu cet ange qui me tendait les bras ; comme moi, elle a senti l'herbe qui m'appelait de tous ses vœux, là-bas, tout en bas. Elle ne dit rien. Elle me comprend si bien...

Tout doucement, je tire vers moi la paume toujours mêlée à la mienne, comme une invitation. Je voudrais partager avec elle cette plénitude profonde, où la souffrance a disparu sans laisser de traces. Je ne suis plus tout à fait un homme... La caresse de ses lèvres ouvre une porte sur le monde de mon esprit.

Légère comme un simple souffle, une illusion peut-être, elle donne aux couleurs de ce lieu hors du temps une lueur neuve. Vive, et si douce à la fois... L'odeur de ses cheveux, la tendresse de sa main pressant la mienne, les battements de son cœur accordés sur les miens ; elle respire avec moi la Nature qui m'attend, qui m'appelle, sans relâche. Attends, encore un peu... Je veux sentir encore le goût de ses lèvres avant de l'oublier, l'oublier comme je fuis cette cité en ruines qu'est le vestige de ma raison. Je ne sais plus pourquoi des gouttes de pluie tracent sans fin des sillons de peine sur mes joues, ni pourquoi ma poitrine s'affole quand je reviens sur terre. Je ne veux plus revenir en arrière. Avancer encore, avec elle, et puis seul...

... Seul... Ce mot éveille en moi un frisson de terreur, une folie dont je ne connais plus le sens. Seul... Vide de tout, loin des êtres que j'ai aimés jusqu'à ne plus savoir respirer un air qui n'était pas le leur. J'ai si froid, tout d'un coup... Soleil, oh mon soleil au regard d'ange, où es-tu ?

Ses doigts caressent ma joue comme un pétale de rose, presque insensible, et si présent pourtant. Elle chasse d'un baiser cette terreur ancienne qui n'est plus que l'empreinte des pas que j'ai tracés sur un chemin de terre oublié, gagné par les herbes sauvages et battu pas le vent. Elle est près de moi, comme toujours... J'aimerais rejoindre l'ange qui m'attire en sentant sur ma peau ses lèvres protectrices, qui font de "solitude" un mot désuet, comme venant d'un langage d'un autre monde.

Dans ma paume, je découvre la lame que je n'avais pas eu conscience de tenir. Je sens son contact chaud, enjôleur ; comme une ligne directe, coupant au détour d'un chemin pour trouver la voie du silence. Je la lève contre mon ventre, croix religieuse qui m'accorde le pardon ; elle lie nos deux corps d'un contact éternel. Je presse mes lèvres contre les siennes d'une force que je ne soupçonnais pas, laissant une dernière fois mon cœur s'emballer avec le sien. Adieu, mon aimée... Ma langue étreint la tienne et lui murmure ces mots silencieusement. Je sais que tu comprends...

Tu m'enlaces de tes bras et resserres ton étreinte, comme pour m'empêcher de m'envoler. Tu te presses contre moi, étouffant les cris d'un ange par ton amour qui s'échappe, s'évade de ton corps pour réchauffer le mien encore frissonnant. La lame me paraît soudain glacée sur la peau de mon ventre, d'un froid mortel et cruel qui n'attend que son heure pour accomplir son méfait. Mes doigts s'écartent lentement de son manche, relâchant peu à peu la tension des nerfs de ma main, puis de mon poignet douloureux. Les veines disparaissent de mon avant-bras, cachées par un masque de paix qui m'enserre la peau. Le tranchant roule sur le sol, défiant les ordres du temps par sa lenteur délibérée...

Tu t'écartes doucement de moi, tu me regardes avec ce cœur qui m'a subjugué la première fois que mes yeux ont croisé les tiens ; et son effet est tellement plus fort, aujourd'hui... J'ai appris à connaître les désirs qui coulent dans tes veines, les paysages qui prennent corps dans ton esprit, les histoires que tu te racontes... Les sentiments que tu éprouves, que tu donnes, que tu vis à chaque instant comme une ultime passion... Ils vivent à travers toi ; à travers moi, aussi.

Ta poitrine soulève dans un battement le tissu de ta robe, dessinant tes courbes d'une ligne parfaite, se collant à ton ventre qui n'eut jamais d'enfant. Une ligne rouge découpe ton nombril, quelques larmes de sang perlant sur ta peau. Qu'ai-je fait ? Tu t'es blessée pour retenir l'amour que j'offrais à un ange aux yeux de nacre... J'ai percé tes entrailles comme les souvenirs déchiraient les miennes... D'un doigt, je chasse le rubis qui s'écoule d'une étrange beauté sur ta peau de satin, témoin de la tourmente qui eut lieu en mon cœur. Tu souris paisiblement.

Du bout de ton index, tu traces sur ton ventre le signe de l'amour ; une courbe qui descend vers le centre de ton être, une pointe acérée semblant crever le sol, puis une autre courbe qui rejoint la première dans un léger piquant. Deux points d'interrogation qui se touchent, se collent l'un

à l'autre et ne font plus qu'un pour faire battre mon cœur. Le mouvement de ton ventre soulève notre amour comme une respiration...

Tu lèves les yeux vers moi. Des yeux malicieux, heureux du plaisir coupable qu'ils s'apprêtent à donner. À recevoir, peut-être... Je te regarde encore, sans jamais me lasser. Le soleil dans ton dos découpe ta silhouette d'une aura merveilleuse, donnant à ton sourire un éclat mystérieux ; le vent balaie tes longs cheveux bruns et tournoie avec eux dans une valse enjouée. Ils se déploient doucement, prêts à s'envoler... Je mêle mes doigts à leur danse alors que tu soupires de ma passion retrouvée.

**Illustration : Sandrine Hirson**

J'ouvre à nouveau les yeux ; les astres brillent haut dans les cieux à présent. Ton odeur emplit mes poumons à la première inspiration ; d'un doigt, je dégage tes cheveux emmêlés dans ton petit poing fermé et souffle un baiser sur tes lèvres. Sans un bruit, je me lève. Je n'entends plus que le son de ta respiration endormie, enfant du vent qui caresse ta peau. Mon regard s'attarde sur tes courbes détendues, glisse le long de ton cou, court sur ton menton... Encore un peu plus haut, il coule dans tes joues comme s'il voulait les boire, puis, sa soif apaisée, se repaît de ton nez effilé aux courbures hypnotiques. Ça ne lui suffit pas ; il a faim. Il s'étend à ton front, chatouille tes sourcils de son humeur joueuse. Tu remues dans ton sommeil ; tes paupières se soulèvent légèrement, tu fronces ton petit nez d'un air interrogateur. Tu m'aperçois ; tu te rendors, apaisée. Deux étoiles nacrées ont éclairé la nuit l'espace d'un instant...

Les deux pieds fermement ancrés dans la terre poussiéreuse, j'effleure le sol pour ramasser un objet qui étincelle à la lueur de la lune, dangereuse beauté à la lame tranchante. Je la contemple un instant ; mes doigts courent le long de son fil d'acier. Je resserre mon poing sur elle, les yeux rivés sur mes souvenirs oubliés. J'avance droit devant moi, à peine conscient de l'univers qui m'entoure. Je pose mes orteils sur les empreintes desséchées qu'ont laissé mes pas quelques heures plus tôt, toujours plus avant, toujours plus proche du gouffre. Encore trois, puis deux... J'hésite. Plus qu'une... ? Je soulève ma jambe. Un. Puis soudain, il n'y en a plus ; je ne suis jamais allé plus loin. Un pas de plus, et je rejoins les herbes folles qui dorment dans la nuit, sans plus m'appeler de leur voix fabuleuse.

À nouveau, je lève mon regard vers l'ange de mes pensées ; seuls les astres étoilés semblent combler le ciel, comme pour me rappeler que mon ange n'est pas ici. Il dort, un peu plus loin, du sommeil du juste. Je porte sur mon ventre les traces de son amour, quelques traînées de sang qui se souviennent du symbole tracé sur sa peau pour m'attacher au réel...

Je tends un bras vers eux, ferme et doux. Chacun de mes muscles se tend ; mes membres s'articulent tandis que ma poitrine se soulève d'une longue inspiration. Je retiens mon souffle. Un éclat de lune se reflète sur la lame toujours serrée dans mon poing, prête à frapper le ciel ; le temps arrête sa longue litanie pour immortaliser cet instant où l'éphémère éclate dans sa plus pure splendeur.

J'envoie le coutelas, mémoire de ton sang écoulé, rejoindre l'horizon silencieux. Haut, très haut, entre ciel et terre...

# Nico Bally (Leste de cailloux)

« Ouvres-toi, saloperie ! »

Quand Jacques perdait son calme, il valait mieux ne pas être présent.
La chose doit être vraie pour tous les croque-morts, d'ailleurs. Surtout quand ils s'adressent à un cercueil.

Henry préférait ne rien dire. Plusieurs réflexions lui venaient concernant la difficulté d'ouvrir un cercueil qu'on a soi-même scellé, concernant le travail bien fait, et les bocaux de confiture. Mais son expérience lui avait appris qu'il valait mieux ne rien dire, ne jamais rien dire, quelque soit la situation.

La pluie battait les vitres, de toute façon. Son fracas rendait toute discussion impossible.

Et le couvercle du petit cercueil céda enfin.

« Merde, jura Jacques, Il est foutue maintenant. »

A l'intérieur, le cadavre du nouveau-né attendait qu'on l'ensevelisse.

« Ils en sauront rien.

— Hein ?

— Je dis : ils n'en sauront rien. Ils verront juste le cercueil.

— Mais quand même.

— Quoi ?

— Nan, je disais que quand même... »

Henry n'aimait pas crier.

Jacques n'aimait pas non plus le bruit et la fureur. Ils furent donc tous deux heureux lorsque Henry trouva le moyen d'abréger la conversation.

Le collectionneur sortit de sa sacoche une bourse remplie d'or. Il la fit rebondir dans sa main pour en faire entendre le salivant cliquetis, mais la pluie battante masqua le tintement de la corruption.

Jacques refermerait le cercueil, et le ferait enterrer, lesté de cailloux. Les parents viendraient peut-être pleurer une dernière fois sur le corps absent de leur enfant mort-né, mais qu'importe ! Jacques était lassé des larmes. Cette bourse, avec ses économies, l'aiderait sûrement à trouver un travail moins démoralisant.

« Mais tu l'ouvres pas ici.

— Hein ?

— Prends-le et dégage ! Je ne veux pas de ta chirurgie ici.

— D'accord. Merci, et à bientôt. »

Henry sortit de l'arrière-boutique avec son cadavre sous le bras, emmailloté comme un jambon.

Il marcha vite, autant pour fuir la pluie que pour s'éloigner du lieu de sa maudite transaction.

Et devant sa maison, il vit une silhouette qui l'attendait. Il crut un moment apercevoir la faucheuse, et il entendit "nofech" murmuré à son oreille, mais il n'y avait personne à côté de lui. Il se retourna ; personne derrière.

Il traversa la rue et entendit à nouveau un murmure.

« Tu as des nofechs. »

Il grelotta, ses vêtements étaient trempés. Il pourrait bientôt s'abriter auprès du feu. En s'approchant, il vit que c'était une femme qui semblait l'attendre. Une grande femme à la peau sombre, vêtue d'une tunique courte, ne craignant apparemment pas la pluie. Il ouvrit sa porte tandis qu'elle le fixait d'un regard intense. Il baissa la tête et s'engouffra chez lui.

« Vous avez de nombreux nofechs. »

C'était elle qui murmurait, mais il l'entendait comme si elle était penchée sur son épaule.

Lorsqu'il referma la porte, la femme était entrée.

« Est-ce que... Excusez-moi, que vous... Que voulez-vous ?, bégaya-t-il.

— Cet enfant est mort sans avoir eu le temps de rêver. Il n'a suivi que les songes de sa mère. »

Henry hurla de peur, et partit se réfugier dans sa cave.

La femme le suivit. A la lueur du feu, Henry pu voir que sa peau était d'un noir d'ébène.

« Que me voulez-vous ? »

Elle s'approcha de son armoire, et l'ouvrit, comme si elle n'était pas fermée à clef.

« N'y touchez pas ! », hurla-t-il.

Mais elle semblait ne pas l'entendre.

**Illustration : Hugues Perrin « une lucidité condamnée »**

Elle vit sa collection de rubis.

« Mes cauchemars sont peints en rouge. Nofechs, larmes de sang.

— Comment connaissez-vous le nom secret de ces pierres ? Comment saviez-vous où elles étaient ?

— Le rouge est la couleur de la passion et de la jubilation. Le rouge est la couleur des expéditions en soi, au plus profond de l'inconscient. Mais par-dessus tout, le rouge est la couleur de la rage et du feu. Tu as touché les nofechs trop souvent.

— Vous êtes venue me voler, n’est-ce pas ?

— Ces larmes ne m’intéressent pas. Mais si tu en as, et si tu cherches aussi à extraire des saphirs, alors tu détiens peut-être la roche que je cherche. »

Henry trembla encore plus fort. Comment pouvait-elle savoir qu’il voulait extraire un saphir ?

« Montre-moi tes roches.

— Pourquoi vous ferais-je confiance ?

— Montre-les moi et je t'aiderai à extraire le saphir sans le perdre.

— Vous savez faire ça ? »

Elle ne répondit pas, mais Henry connaissait la réponse. Oui, elle savait. Elle savait de nombreuses choses.

Il lui ouvrit ses armoires, elle vit ses pierres précieuses, toute sa collection. Et elle vit ce qui l'intéressait.

« Je veux celle-là, dit-elle en pointant du doigt une roche d'un vert translucide.

— Non, pas celle-là, elle est introuvable. Je ne suis même pas sûr de ce que c'est. l'éclat de la perle, la structure du cristal de roche. Mais ces veines vertes... On pourrait croire à une fleur marine qui a gelé au point de cristalliser.

— C'est exactement ça. Algues fossilisées, eau lunaire morte.

— L'eau lunaire ! »

Henry n'en revenait pas, il avait dans sa collection une roche provenant de la lune, une parcelle de l'ancienne mer sélénite.

« Il me la faut, répéta la femme noire.

— Jamais ! Plutôt mourir !

— C'est envisageable. »

Henry pâlit, et la femme s'approcha. Elle saisit le corps du mort-né, et enleva ses langes devenues linceuls. Elle le coucha sur la grande table, et s'arma d'un coutelas.

« Regarde bien. Comme tu le sais, chaque âme pure a un saphir à la place du cœur. Celui qui meurt avant d'avoir crié une première fois porte encore ce saphir en lui-même. Mais il est aisé de le perdre. Tu dois d'abord inciser les paupières. Puis tu retournes le corps, et ouvres le dos. Retire la colonne vertébrale, os par os, puis plonge ta main ouverte dans la dépouille. Ne la referme que sur le joyau, ne la retire qu'avec le joyau en main. Sans cela, tu le perdrais. »

Henry suivit l'opération, la mâchoire pendante, et mémorisa chaque étape. Il avait tenté deux fois déjà d'extraire un saphir, et avait failli deux fois. Devant lui, la mystérieuse femme ouvrit l'enfant, récupéra la pierre bleue, et lui tendit.

« Comme promis, dit-elle, Puis-je savoir à quoi te servira la pierre céleste ?

— A... A ma collection.

— Simplement l'entreposer dans une armoire accessible à personne ? Ne sais-tu pas que placée dans la bouche d'une femme, elle peut révéler la vérité ? Chez moi, cette pierre sert aux tribunaux et aux poètes.

— Savez-vous ainsi de nombreuses choses sur les pierres précieuses ?

— Les nofechs, que tu appelles rubis, peuvent ressusciter les animaux tués pour leur chair. Porter une Célestine assure une mort durant le sommeil. La chalcopyrite... Mais attends, ne sais-tu rien de ces joyaux ?

— Je sais où les trouver, comment les tailler.

— Mais comment les utilises-tu ?

— Je les collectionne.

— C'est absurde. Autant collectionner des armes.

— Certains le font. Tout peut se collectionner.

— N'es-tu pas intéressé par leurs pouvoirs ?

— Oh si, bien sûr, ça leur donne plus de valeur. Maintenant que je connais la puissance de ces rubis... En plus de leur rareté. En plus de leur beauté...

— Me paierais-tu pour mes connaissances ? Je peux t'apprendre la valeur de chacune de ces pierres.

— Oh oui, apprenez-moi ! J'ai de l'or pour vous payer.

— Je ne veux pas d'or, déclara calmement la femme, Je veux la roche lunaire. »

Henry faillit crier. Mais il devait réfléchir. La roche était la pièce maîtresse de sa kyrielle, une authentique algue fossilisée de l'ancienne mer sélénite ! Toutefois, les connaissances qu'il gagnerait ne valoriseraient-elles pas le reste de sa collection ? Il avait d'autres roches encore non identifiées. Peut-être possédait-il sans le savoir un oeil de serpent tacite, une dent-dague de rasqwar, un fragment de la rutilante tortue *des Esseintes*, un reflet de sable hispanique, une double flammèche de Lens...

« A quoi vous servirait cette roche ?, finit-il par demander.

— A forger une lame qui armera mes frères.

— Ah, je n'ai que faire de vos querelles magiciennes !

— N'as-tu pas pris parti dans les guerres qui ont cours ?

— Je fêterai la victoire avec les gagnants.

— Tu pourrais combattre de nombreux sorciers à l'aide de tes obsidiennes. Quel que soit le camp que tu choisirais, tu pourrais lui être utile.

— Je ne veux pas choisir de camp.

— Oui, très bien, j'ai compris que tu gardais tes joyaux pour toi seul. Mais qu'en est-il de notre marché ? Mes connaissances contre la roche ? »

Henry réfléchit encore un instant, puis accepta. La tentation était trop grande. Quels mystères pouvaient cacher ses hydrophanes ?

« Très bien, sais-tu lire ? Je vais te confier un volume. Il te dira tout sur tes précieuses pierres. Je serais de retour lorsque la lune sera complète. »

*Trois jours*, calcula Henry. Trois jours à attendre.

Et durant trois jours, la pluie ne s'arrêta pas. Pire encore, la foudre vint accompagner les trombes d'eau.

Henry revenait de chez sa vieille mère lorsqu'il vit la femme, noire comme la nuit, droite comme la pluie, l'attendre à nouveau devant sa maison.

« Tu sembles triste. », entendit-il murmurer à son oreille.

Il attendit qu'ils soient entrés pour lui répondre.

« Ma mère est effrayée par l'orage. Je crains qu'elle ne meure de peur.

— Tu t'inquiètes donc pour les autres ?

— Vous avez mon livre ?

— Le voilà. Je te conseille de lire le chapitre vingt-sept avant tout. Celui sur les agates. »

Il saisit le volume, et donna, non sans réticence, la roche lunaire.

Pressé par la curiosité, il ouvrit le livre au chapitre conseillé, et y lut que les agates, portées en boucles d'oreilles, rendaient sourd aux orages.

Il voulut remercier la femme noire, mais lorsqu'il releva la tête, elle était partie.

Quelques jours plus tard, Henry offrit des boucles d'oreille à sa pauvre mère, qui dormit enfin tranquille.

Lorsque le soleil revint, il offrit un collier d'aigue-marine à la belle Lucie. Ils se marièrent et eurent deux fils que l'on appelait 'les petits rois' car ils portaient fièrement des couronnes serties de petits joyaux. L'un d'eux alla étudier en ville, et devint un glorieux professeur. L'autre reprit la boutique de son père, et fit fortune. Ca n'était pourtant qu'une petite boutique vendant des bibelots scintillants.

« D'où viennent toutes ces belles choses ?, demanda un jour une cliente.

— Mon père les collectionnait. Il a un jour décidé d'en faire profiter d'autres que lui... Mais j'oubliais ; Madame Samson m'a dit que vous étiez souffrante ? Allez-vous donc mieux ? Tenez, je vous conseille ce bracelet de jade, il ira très bien avec le vert de vos yeux. »

# Sylvain Richard
# (Les chants de l'Atlantide)

*Testament*

*Retranscrit par Sylvain RICHARD, exécuteur testamentaire de facto*

Prendre la plume pour coucher mes pensées sur le papier a toujours été un exutoire chez moi. Au cours de ma carrière d'universitaire, j'ai rédigé quantité de rapports et de thèses. Mais, aujourd'hui, il s'agit de quelque chose de plus personnel. Le chagrin est toujours présent. Même si du temps a passé. Rien n'efface une blessure aussi profonde !

Je me nomme Serge Levant. Vous qui lirez ces lignes avez peut- être entendu parler de moi. J'ai fait la une de l'actualité, il y a trois mois. Non pas que j'eusse recherché les honneurs mais ils sont finalement venus comme une consolation pour mes épreuves. Une piètre consolation je dois dire. Peut- être avez-vous eu entre les mains un exemplaire de mon best-seller « Les Chants de l'Atlantide » ? Les choses sont retombées aujourd'hui et j'ai à nouveau le temps de penser, de ressasser ma douleur. Les média sont comme cela. La société se lasse vite de ses idoles.

Sur la cinquième page de mon ouvrage, si vous êtes attentif, vous avez peut-être remarqué la dédicace. Quelques journalistes y ont fait allusion mais j'ai dissimulé la vérité au grand public. Il était écrit « A Marina, mon étoile polaire et ma croix du sud ». Ah ! oui, j'ai oublié l'essentiel. Pour ceux qui ne me connaissent pas, il est bon de préciser que je suis océanologue spécialisé dans la faune marine… Actuellement, officiellement en congé sabbatique, officieusement mis au ban par des confrères qui n'ont pas aimé mon livre.

Pour en revenir à ma dédicace, Marina était toute ma vie, mon trésor, mon bien le plus précieux ; au fond, ma raison de vivre même si, trop pris par mes recherches, je l'ai longtemps négligée sans le vouloir. Marina guidait le scientifique que je suis, sa plus grande motivation, comme l'étoile polaire, dans l'hémisphère boréal ou la croix du sud, dans l'hémisphère austral, montrent la route aux navigateurs. Mais pour l'état civil, Marina était ma fille unique.

Marina est née il y a un peu plus de douze ans. Elle aurait fêté ses treize ans dans un mois. Je pense qu'elle a eu une vie heureuse. Elle était tantôt introvertie, tantôt exubérante. Elle avait hérité de ma passion pour les océans.

Marina n'a jamais connu sa mère. Celle-ci était une étudiante que j'ai rencontrée à la fin de son cursus. J'ai été son maître de stage pour son mémoire de doctorat. Je n'avais que six ans de plus qu'elle. Je me rappellerai toujours cet été que nous passâmes dans la Mer du Nord à étudier les migrations de saumons. Elle s'appelait Elise et très vite, l'isolement imposé par les sorties en mer

pour nos travaux aidant, nous tombâmes amoureux. Nous nous mariâmes six mois plus tard et Elise fut rapidement enceinte. Grande était notre joie ! Malheureusement, elle ne devait pas durer.

Le médecin, un grand échalas dont je me rappelle qu'il avait un regard perçant, vint me trouver sur le coup de onze heures du soir dans la salle d'attente. Je ne compris pas tout de suite ses propos. Des complications ? Quelles complications ?

L'accouchement ne s'était pas déroulé comme prévu. Le bébé se présentait mal et menaçait de s'étouffer avec le cordon ombilical. On avait dû pratiquer une césarienne en dernière minute. Elise avait subi une importante hémorragie. On ignorait qu'elle était porteuse d'une maladie cardiaque héréditaire. Son cœur avait eu une faiblesse et avait laché.

Elise était morte. Sur le moment j'accusai le coup. Chaque être humain trouve sa propre solution pour faire face à un deuil. Moi je ne brillais pas par mon originalité et je choisis de me tuer au travail. Par ailleurs, le bébé, dont ma femme deux semaines avant l'accouchement avait décidé qu'elle s'appellerait Marina si c'était une fille, se portait bien. Je ne pouvais m'occuper d'elle, trop pris par mes expéditions en Atlantique Nord. Je la confiai à mes parents. Bien que ceux-ci aient commencé à monter en âge, ils entourèrent Marina de beaucoup d'amour, de cet amour que je ne pouvais- n'osais - peut-être pas lui témoigner.

Mes travaux scientifiques m'avaient rapporté de beaux succès, prestige dans un cadre limité à la communauté des océanologues, et quelques menus bénéfices pécuniaires. Je mis au point un dispositif pour enregistrer le chant des cétacés à grandes profondeurs. Je pus m'acheter mon propre voilier entièrement équipé. J'avais terminé mon deuil et baptisai le bateau « Elise ».

Ce qui me sauva fut ma force de caractère. J'avais bien entrepris un début de psychanalyse. J'exposai mes difficultés par rapport à ma fille et tout ce que cet imbécile de psy trouva à me répondre c'est que je rendais Marina responsable de la mort de sa mère. Quel abruti ! Je claquai la porte de son cabinet.

Marina venait de fêter son sixième anniversaire et je décidai de me rapprocher d'elle. Il fut convenu qu'elle passerait les étés avec moi sur quelques mers du globe. Cela lui plut beaucoup. Elle adorait les océans, je l'ai déjà mentionné plus haut. En particulier les dauphins ! Quelle aubaine, ils étaient un de mes sujets d'études. On a beaucoup écrit sur l'intelligence supposée et bien réelle des delphinidés ! Depuis des années j'étudiais leur langage, essayant de construire des règles syntaxiques. A cet effet, j'accumulais quantités d'enregistrements de leurs chants.

Puis, par un jour que je n'oublierai jamais, alors que je naviguais au large de Malte, je reçus un appel pressant de la capitainerie, sur ma radio de bord. On m'urgeait de regagner la terre ferme pour y prendre connaissance d'un télégramme que l'on me disait extrêmement important. Il s'agissait d'une missive des tuteurs de Marina qui m'informait qu'elle avait dû être hospitalisée. Je lâchai le télégramme et sautai immédiatement dans un avion pour la France. Mon père m'apprit que Marina se plaignait depuis quelques semaines de maux de têtes à répétition. On n'avait pas voulu

m'informer pour ne pas m'inquiéter car on s'était dit qu'elle avait seulement besoin de lunettes. Mais voilà que, quelques jours plus tôt,, ma fille avait fait une sorte de crise d'épilepsie.
Vous aurez déjà compris que je déteste les hôpitaux. On fit passer un tas d'examens a Marina : IRM, scanner, EEG. Puis à nouveau d'autres examens dans un autre hôpital mieux équipé. Toutes ces mesures vinrent confirmer un diagnostic que les médecins et sa famille avant tout redoutaient. Marina avait une tumeur au cerveau. Une affection rare dans sa forme, un cancer dispersé donc inopérable. Un machin qui ne lui laissait que six mois à vivre. Saloperie !
Bien entendu ce fut un nouveau choc pour moi. Après ma femme, j'allais perdre ma fille. Pourquoi le sort s'acharnait-il sur les miens ? Le neurochirurgien, une femme brune de forte corpulence et de petite taille m'expliqua qu'avec une chimio, on pourrait gagner un sursis de deux mois mais que l'on ne pouvait espérer guère plus. D'autre part, des cachets viendraient effacer les maux de têtes et les crises d'épilepsie. Dans mon malheur, une chose vint toutefois me soulager : Marina ne souffrirait pas. Elle mourrait probablement en l'espace d'une nuit.

Quelquefois on se demande si l'on prend les bonnes décisions, la vie est une suite de choix. J'avais fait transférer mon voilier à Toulon où j'aurais dû réembarquer pour voguer vers les Açores et les communautés de dauphins. J'avais en effet entrepris un autre programme d'études financé par une fondation privée tenue par un armateur grec et sous la supervision de l'IFREMER. Je n'ai jamais aimé rester à terre. L'été approchait et je décidai de ne pas déroger à mes habitudes. J'emmènerais Marina, qui avait maintenant douze ans, avec moi en croisière. On m'avait confirmé qu'elle était en état de supporter un tel voyage mais je devais rester près des îles où un dispensaire pourrait lui fournir son traitement. Traitement qui n'était d'ailleurs plus que pour la forme !
Ces derniers mois passés avec ma fille demeureront inoubliables. Marina en grandissant ressemblait de plus en plus à sa maman. Elle avait les mêmes yeux et le même regard émerveillé sur les choses. En passant le détroit de Gilbratar, une famille de dauphins accompagna le voilier sur plusieurs dizaines de miles. On entendait clairement leur chant mélodieux depuis le bateau. Je me tenais à la barre et Marina applaudissait les animaux, se tenant à la proue, riant de bon cœur comme s'il n'y avait pas la maladie.
Un événement imprévu et inexplicable devait se produire tandis que nous cabotions dans l'Atlantique à bonne distance des côtes africaines et des Açores. Aujourd'hui encore je m'interroge sur les causes liées à ces événements.
Une des conséquences de la tumeur qui envahissait son cerveau fut que ma fille perdit progressivement le sommeil. Elle n'en éprouvait plus le besoin. Et le plus étrange fut qu'elle ne présentait qu'une très légère fatigue. A certains moments de la journée, le matin plus particulièrement, elle semblait même surexcitée. Elle avait emporté des carnets et des crayons de couleurs et elle dessinait des dauphins toute la journée.

La nuit le sommeil finissait par m'emporter après être resté toute la soirée à contempler Marina qui dessinait. Je ne remarquai pas tout de suite qu'un couple de dauphins se montrait plus téméraire et nageait de plus en plus près du voilier.

Les dauphins sont réputés pour être des créatures joueuses et très dociles. Alors qu'un mois s'était écoulé, deux faits retinrent mon attention.

Tout d'abord, je tombai sur les dessins de Marina en manoeuvrant la voilure sur le pont. Le thème de sa production picturale avait changé. Marina s'était mise à dessiner des cités gigantesques, des tours ornées de diamants, des étendues d'eaux où des humains nageaient avec des dauphins. Je songeai aussitôt à la légende de l'Atlantide.

**Illustration : Hugues Perrin « Voyage parmi les ombres mortifiées »**

Le deuxième fait étrange intervint la nuit suivante. Je m'étais endormi à la barre et fut réveillé par une brise fraîche. J'entendis alors Marina qui conversait. Le plus étrange fut qu'on lui répondît. Mais la réponse n'était qu'une suite de caquètements et de rires. Marina conversait avec le couple de dauphins.

Je risquai une approche. Les animaux s'éloignèrent de quelques mètres.

« Tu les comprends ? demandais-je à ma fille en soupesant le ridicule de la question.

- Bien entendu, ils viennent chanter pour moi. Le mâle s'appelle Ki et la femelle Po. Ils sont très amicaux. »

Par la suite, je compris assez rapidement que Marina avait développé un lien peu ordinaire et privilégié avec les dauphins. Eux comprenaient le langage des humains et pour elle le chant des dauphins était une symphonie limpide. Je supposais également qu'il y avait quelque chose de télépathique là- dedans. Etait-ce dû à la tumeur ?

Peu à peu, alors que les nuits passaient, les dauphins s'habituèrent à ma présence et vinrent même converser la journée. Marina ne les quittait plus et ils ne quittaient plus ma fille. Ils chantaient pour elle de façon presque continue ne s'arrêtant que pour aller se rassasier. Marina m'affirma qu'ils comprenaient qu'elle était malade et lui témoignaient de la sollicitude.

Puis me vint l'idée d'interroger Marina sur ses dessins.

« Ce sont eux qui me racontent ça ! » affirma-t-elle. Puis à son tour elle me transcrivit les propos des delphinidés concernant la cité disparue de l'Atlantide. Je fus alors persuadé qu'elle communiquait réellement avec les dauphins tant son récit comportait de détails à profusion. Il paraissait impossible qu'elle l'ait inventé ou même lu. J'avais moi-même parcouru des revues très savantes sur le mythe, bien au-delà de la portée d'une enfant de douze ans et tout concordait avec les récits de Marina. Il y avait même davantage de précisions dans son récit.

Je tentai une expérience. Je fis écouter à ma fille les quelques enregistrements de chants de dauphins et de baleines que j'avais emportés à bord. Hélas, Marina ne sembla pas y trouver un quelconque intérêt. Ses deux amis dauphins lui tenaient des discours de la plus haute importance alors que les enregistrements auraient équivalu à des discussions de comptoir. De plus, il n'y avait pas le contact physique pour établir la communication.

J'écoutai à mon tour les chants du couple de delphinidés. J'avais entendu de tels chants à de maintes reprises mais au vu des éclaircissements apportés par Marina, ils prirent une autre signification. Des thèmes, comme des refrains, semblaient se répéter. Marina m'expliqua qu'il y avait douze chants qui racontaient toute l'histoire de l'Atlantide. Marina avait eu tout le temps de les entendre au complet. Ses amis lui avaient parlé d'un treizième chant mais celui-ci semblait être entouré d'interdits.

Le soir, dans la cabine, Marina, qui ne dormait plus s'allongeait néanmoins sur sa couchette. Je pris mes carnets et notai scrupuleusement tout ce qu'elle me racontait. Quelque part, ces insomnies

étaient une bonne chose, elles nous permettaient de rattraper le temps perdu. Un lien unique se tissa entre père et fille, comme jamais nous n'en avions connu. J'étais émerveillé par ses récits. Elle semblait avoir acquis au contact des dauphins une grande sagesse qui lui permettrait peut être de mieux affronter l'issue fatale. Curieusement c'était moi qui me sentais redevenir un petit garçon. Et dehors, les dauphins chantaient toujours… réconciliant le père et la fille.

Les mois continuèrent de défiler. J'avais appris à mieux connaître Marina. Elle avait fait de même avec moi. Puis un soir, un incident devait arriver.

A la suite d'une conversation avec les dauphins, Marina courut s'enfermer dans la cabine, les larmes aux yeux. Je tambourinai à la porte, très inquiet pour qu'elle relève le loquet. Pendant ce temps, les dauphins chantaient toujours mais leur chant était triste et mélancolique. Etait-ce la cause ou la conséquence des larmes de Marina ?

Elle finit par m'ouvrir la porte et partit aussitôt se recroqueviller sur sa couchette, les jambes repliées sur son corps.

« Qu'y a-t-il ma chérie ? lui demandai-je inquiet.

- Le treizième chant ! répondit-elle.

-Oui ? sussurrai-je.

- C'est le chant de la Mort ! »

Quand Marina eut fini d'évacuer sa tristesse, résultat auquel je m'étais efforcé, en la serrant fort contre moi, sentant battre son cœur de gamine de douze ans, preuve qu'elle était encore bien vivante, elle m'expliqua que le treizième chant, le Chant Interdit, racontait la chute d'Atlantide, probablement sous un feu nucléaire. Le même feu nucléaire qu'elle avait pu voir lors de reportages à la télévision sur Hiroshima. Ce feu responsable de radiations mortelles, elles-mêmes responsables de cancers comme celui de Marina.

Ainsi le récit de la chute de l'Atlantide avait réveillé l'angoisse de sa propre mort.

L'enterrement de Marina eut lieu en automne, sur la terre ferme. Ses amis les dauphins n'étaient évidemment pas présents physiquement mais j'appris par la presse locale et par des collègues que l'on avait aperçu de nombreux delphinidés, fait inhabituel, près des côtes les plus proches à tout de même deux cents kilomètres de là. Comme toujours, ils chantaient.

Je me jetai à nouveau dans le travail. Je mettais au propre les notes que j'avais faites des récits de Marina et rapidement je sortis mon livre « Les Chants de l'Atlantide » qui connut aussitôt un beau succès. Quelques éminents professeurs de la faculté des sciences se détournèrent de moi, affirmant que mon ouvrage n'avait rien de scientifique, agacés par la force avec laquelle je voulais asséner quelques vérités. Je fus en quelque sorte mis au ban mais qu'importe. D'autres universitaires restèrent des amis, pensant que j'avais commis là une disgression littéraire ou un égarement dû à la douleur pour ceux qui étaient au courant du drame que je vivais.

Je laisse ces quelques notes sur ce vieux carnet au cuir usé par les embruns. Si vous le trouvez sur cette plage sachez que ceci est le testament de Serge Levant qui aimait par-dessus tout sa femme Elise et sa fille Marina. Puis je me dirigerai vers le port et lâcherai les amarres de l' « Elise » rebaptisé le « Marina » pour aller les rejoindre.

*Journal télévisé de vingt heures :*
*On est maintenant sans nouvelles depuis 48 heures de l'océanologue Serge Levant qui a quitté le port de Marseille il y a une semaine. On craint que son navire n'ait fait naufrage lors de la tempête qui a eu lieu dans l'intervalle au large des Colonnes d'Hercule du détroit de Gilbratar.*

Et depuis la nuit des temps, immortels gardiens du souvenir, les dauphins chantent

**Serge Levant**

Océanologue animalier de profession, rien ne prédisposait Serge Levant à devenir une des plus fortes ventes du début du XXI ème siècle. Pourtant suite à un drame personnel sur lequel il resta peu loquace, il écrivit les « Chants de l'Atlantide » qui devint un best-sellers de la FNAC.
Auparavant, il n'était guère connu qu'au sein des milieux universitaires, ayant publié une thèse de doctorat sur « les comportements maternels de la Baleine Blanche », puis des études intitulées « Méthode de prédation des Phoques en Antarctique », *«* Flux Migratoire et Cycle de vie chez le saumon commun *»* et « Les instincts de survie de *Sepia Officinalis ».* Il travailla beaucoup pour l'Ifremer.
Malheureusement, Serge Levant nous quitta dans des circonstances tragiques. Sa disparition en mer, ce lieu qu'il aimait tant, lors d'une forte tempête demeure un mystère.

**Sylvain Richard**

Né en mai 1972 dans le Xeme arrondissement de Paris. Enfant, il rêvait d'être pâtissier puis journaliste. A l'age de 10 ans, sa famille s'installe en Basse-Normandie. Depuis toujours, il adore la lecture. Grand fan de comics, de cinéma fantastique et de séries américaines. Au collège, il lance un fanzine entièrement rédigé à la main qui perdure une année et 5 numéros. Il passe un bac D et poursuit ensuite des études en biologie. Finalement en 2003, il se tourne vers l'écriture dans le genre fantastique et science-fiction principalement. Il est resté un boulimique de littérature.
Il a publié sur divers sites internet, possède un blog sur inlibroveritas et voit sa nouvelle « Tigres et dragon » sélectionné par Estelle Valls de Gomis dans le Calepin Jaune.

La branche paternelle de sa famille vit essentiellement sur la Cote d'Azur. C'est un de ses cousins qui lors d'une promenade sur une plage entre Nice et Marseille découvre un carnet à peine abîmé par les embruns salés. Voyant qu'il s'agit d'un journal intime, il l'envoie à Sylvain dont il connaît le goût pour l'écriture. Notre auteur reconnaît alors l'ultime testament de Serge Levant, bien connu des étudiants de Biologie.

Il décide de le garder précieusement et de le retranscrire pour la postérité.

# Marion Lubreac (L'accident)

Il est des pulsions qu'il faut refreiner. Des envies qu'il faudrait apprendre à domestiquer. La damnation éternelle n'est pas un mythe. Elle est une punition qui peut affecter des générations. La folie est un mal étrange. Il est des êtres innocents qui hébergent en eux un être maléfique. Qui torture leur esprit. Les pousse à agir contre leur gré. En sont-ils conscients ? Pas toujours. Et c'est en cela qu'il est difficile de cerner leur personnalité. Certains d'entre eux réussissent toute leur vie à garder leur mal secret. Toute leur douleur, toute leur violence bouillonnent aux tréfonds d'eux même, et restent irrémédiablement enterrées.

Simone ne se souvient plus très bien de ce qui s'est passé. Juste d'un trouble, pas très agréable. Elle se rappelle avoir eu mal à la tête, et avoir éprouvé une irrépressible envie de vomir.

Mal à la tête. Etat de crise. Au bord du gouffre. Comme un chavirement. Une sorte de mauvaise grippe, quelque chose dont on voudrait s'extirper mais qui vous laisse épuisé. Puis ce soulagement. La solitude, le silence, l'apaisement. Une immense fatigue aussi. Elle est allée se coucher, avec cette notion d'immense bien- être et d'étirement total de soi.

Elle s'est endormie tout de suite, d'un sommeil lourd et sans rêve. Dix heures d'affilée! Au réveil, elle a eu l'impression d'avoir perdu toute notion du temps, de ne plus avoir de mémoire. Elle a dû trop dormir!

Simone a tout fait pour son mari. Tout. Elle n'aura, quand elle mourra, rien à se reprocher. Depuis cet inexplicable accident, elle n'a pas pris un moment de répit et a tout fait pour qu'il vive heureux.

Pauvre Daniel. Avec un tel handicap, elle se demande toujours si elle fait suffisamment pour lui.

*Un tel assujettissement ne peut pas le rendre heureux.*

Mais est-il seulement conscient de tout ça ? Non sans doute.

*Il ne regarde rien, ne participe à rien, semble ne rien ressentir.*

*T'est-il jamais arrivé de penser qu'il serait facile de le négliger? De le laisser croupir dans sa pisse, le rouler dans un coin, oublier de le laver?*

Simone trouve qu'il est mieux pour tous les deux d'obéir à un rituel domestique strict. Le lever à sept heures, faire sa toilette, le garnir, puisqu'il ne sait plus se retenir, l'habiller, le faire manger et pousser son fauteuil roulant devant la fenêtre, depuis laquelle il peut regarder dehors. Ou bien devant la télé, où elle lui met du foot. Comme il aimait ça, le foot, avant. Il y a joué jusqu'au bout.

Cet accident a vraiment changé sa vie. Il était si indépendant, son homme! Elle le voyait à peine. Sitôt rentré du travail, il se changeait et partait à l'entraînement. Il jouait lui- même, et il entraînait les gamins du village, aussi. Il riait de son âge. A quarante ans, il en faisait trente à peine. C'était un bel homme! Et quelle forme!

Chacun d'eux, de son côté, semblait avoir trouvé son épanouissement. Un bonheur en sourdine.

Un soir, Simone a trouvé une enveloppe déchirée au nom de son mari sur la table de la cuisine. Daniel n'était pas là. Elle a pris les bouts de papier, et elle les a jetés. Quand il est rentré, tard dans la nuit, il était totalement ivre et très énervé. A partir de ce soir- là, il n'a plus jamais été le même. A croire qu'on le lui avait changé. Il était sombre, taciturne, se fâchait pour des broutilles et il buvait beaucoup. Oh bien sûr, elle a essayé de retrouver la lettre: elle a fouillé ses poches, ses affaires, rien. Sans relâche elle le harcelait. Supplications, violence, espionnage et délire suicidaire, elle ne lui ai rien épargné. Un jour il a même crié qu'il allait la quitter, qu'il n'en pouvait plus de son odieux caractère. Qu'il n'était pas obligé de tout lui dire, qu'elle était étouffante.

Puis est venu le temps du silence. Daniel est resté. C'était toujours l'amour malgré tout. Ils avaient trouvé une sorte d'apaisement et de plénitude dans cet épuisement mutuel. Comme au bout d'une guerre inutile, ils avaient rendu les armes et accepté ce qui aurait pu les anéantir.

La sérénité retrouvée, la vie a repris ses droits et ses habitudes. Simone a accepté de vivre avec ce foutu secret inexpliqué. Mais avec le temps, à cause de ce silence entre eux, leur vie vira au gris sombre. Intérieurement, le secret continuait à la ronger. Mais ils n'en parlaient plus.

Et puis «l'accident» est arrivé. Un dimanche soir. Vers vingt heures, après un match que son équipe avait remporté. Ils étaient à l'étage. Lui venait de prendre une douche. Nu, les épaules juste couvertes d'un peignoir de bain, il allait descendre les marches de l'escalier ; elle était derrière lui.

*Pousse- le! Pousse- le maintenant! Souffla l'autre.*

On n'a pas compris ce qui s'est passé. Personne n'a pu l'expliquer. S'est-il pris le pied dans la ceinture qui pendait le long de ses jambes, comme souvent? Simone l'a vu dégringoler toutes les marches sans qu'il puisse se retenir aux barreaux de la rampe. Le peignoir de bain s'était enroulé autour de lui comme du lierre. Sa tête est allée se fracasser avec violence et il est resté là, inerte. Paralysée en haut des marches, elle le regardait, incapable de bouger. Elle avait si mal à la tête! Une envie de vomir l'opprimait.

*Tu n'aurais pas dû le pousser: ça se saura! Forcément, on va tout découvrir! Tout est de ta faute, Simone, tout est toujours de ta faute. Tu es tellement agressive, ma fille!*

Elle le regardait, désarticulé, nu, gisant au pied du radiateur en fonte. Soudain elle réagit, elle courut au téléphone. Le médecin de garde est arrivé presque immédiatement. Puis les pompiers. Simone a gardé son secret, elle n'a rien avoué. Non rien. Par manque de certitude. D'ailleurs, avait-elle fait quoi que ce soit? Cette voix en elle n'était qu'un rêve. Rien qu'un cauchemar intérieur. On ne peut pas toujours être coupable de tout, n'est ce pas ?

Aux urgences, ils ont dit qu'il était dans le coma. Qu'il avait de la chance d'être en vie. Qu'ils ignoraient encore combien de temps ça durerait.

**Illustration : Sandrine Hirson**

Daniel a survécu. Mais il est resté à l'état végétatif. Il ne parle plus. Regarde dans le vague. Il est devenu complètement dépendant d'elle. Du coup, son secret s'est retrouvé enterré avec ses mauvaises idées. Avant l'accident, elle considérait que c'était elle qui dépendait de lui: de ses humeurs, de ses fous rires. Elle ne voulait rien faire sans lui, sans son accord. Rien ne l'intéressait hormis lui.

Mais la roue a tourné.

Curieusement, elle s'est découverte capable d'assumer leur existence. *Cette femme,* qui vivait au fond d'elle, le savait. *Elle* le lui avait bien souvent prédit. En principe, Simone essaie de la faire taire. *L'autre* n'est pas une bonne personne. *Elle* ne lui souffle que de la méchanceté, de l'agressivité. Daniel n'a jamais su qu'en Simone vivait une autre femme, puissante, écrasante, révoltée et intolérante. Comment parler du mauvais esprit qui vous habite ? Et pourtant il en est ainsi.

*L'autre* est en elle comme un double intérieur, le reflet négatif d'un miroir. *Elle* a toujours été contre sa vie, à l'envers de ses ressentis. Opposée à cet amour qu'elle éprouve pour Daniel.

Au moment de la lettre, *elle* lui avait conseillé de l'acculer pour qu'il lui raconte tout.

*«Tu dois savoir absolument à quoi ce changement d'attitude est dû! Il faut que tu saches la vérité! Ne le laisse pas mentir. Pourquoi autoriser le secret? Ce n'est salutaire pour personne».*

Incroyable, détestable personnalité. *Elle* veut dominer, décider, prendre les rênes. Il faut que Simone réussisse à l'étouffer. Elle est sûre de n'être pas folle! Juste un peu impulsive, c'est tout. Il faudrait qu'elle réfrène ses pulsions.

Depuis que Daniel est si tristement atteint, il n'y a rien qu'elle n'essaie de faire pour *se racheter*.

*C'est de ta faute.*

De sa faute? Elle n'a rien fait de mal, puisqu'elle s'en occupe: Il est devenu son bébé, son petit, et elle le protège.

*Ouais! On va dire que tu t'es bien rattrapé! Mais tu sera punie, Sim, tout s'apprend un jour où l'autre tu sais!*

*Quand vous vous promenez dans la rue, face aux gens, tout de même, est- ce que tu te sens bien, Sim?*

Quand ils se promènent, Simone n'aime pas le regard des gens. Il devrait être à son bras, souriant, actif, comme avant. Mais elle pousse la chaise roulante. Tout le temps. Elle pousse ; indéfiniment. Elle est fatiguée de pousser.

*Il faudrait que quelque chose arrive. Tu as si peu de temps pour te retrouver face à toi-même, ma cocotte. Encore que ce ne soit pas franchement nécessaire. Vu ce que tu as dans le crâne, ta pauvre petite cervelle d'oiseau, Sim!*

*Elle* est toujours là, envahissante, à lui prodiguer ses conseils empoisonnés.

*Tu sais que tu peux compter sur moi, Sim. Tu peux compter sur moi pour te montrer tout ce que tu loupes. Ta vie. Ton indépendance. Ta liberté d'exister.*

Elle, ça lui est égal. Elle a Daniel. Elle a son amour.

*Et tu l'as bien à toi. C'est ce que tu t'es dit au départ, hein, Sim ? «Au moins, à présent, il n'ira plus nulle part sans moi? On restera toujours ensemble!»*

Ignoble amour, possession infernale que *l'autre* lui soufflait, du fond de son âme.

*Dis moi, Sim, au fil du temps, est- ce que tu ne te rends pas compte que c'est le Daniel d'avant que tu aimes ? Tu sais ? Ce type droit, intègre, libre et victorieux. Puis cette chute. Cette erreur. Oh Sim! Quel dommage, ma chérie! Quelle stupidité! Maintenant, il n'est plus le même homme. Certes, il est avec toi. Vous êtes liés l'un à l'autre jusqu'à sa mort, maintenant. Tu la sens, dis, la morsure du remord ? Tu devrais avouer, Sim. Te lâcher. Tu ne vas pas garder ton secret toute ta vie ? Dis leur tout, Sim. Et tu seras libérée de lui.*

Sa mort ? Elle la sait proche. Le neurologue ne lui a pas laissé tellement d'espoir. Mais Simone le sent. Elle a perdu Daniel définitivement depuis que cette étincelle magique a quitté son regard.

Depuis qu'il est tombé dans l'escalier, plus rien n'est pareil. Daniel n'est plus Daniel. C'est juste une poupée sans âme qui lui ressemble charnellement.

*Tu voulais juste l'avoir à toi. Cette lettre- là, son secret, te rongera toujours. Ne pas savoir t'agace, n'est ce pas ? Maintenant qu'il ne parle plus, tu ne sauras pas. Il gardera son maudit secret jusque dans la tombe. Qu'importe après tout puisqu'il dépend de toi pour le moindre mouvement... Ce soir-là, ta mauvaise conscience t'a bien inspirée!*

Simone est capable de vivre éternellement à s'occuper de lui.

*C'est vrai. C'est fatigant. Epuisant même. T u es si fatiguée, n'est ce pas ? Mais le principal, c'est qu'il t'appartienne ?*

Simone est forte, d'un naturel robuste, elle tiendra le coup. Ils resteront ensemble. *Partir ? Te quitter ? Il en serait bien incapable maintenant. Le sort a servi ton horrible secret, Sim. Ah ma pauvre fille! Tu as parfois bien du mal à maîtriser ton instinct! Et puis, tu ne veux pas être abandonnée, n'est ce pas ? L'idée d'abandon provoque en toi une énorme poussée d'adrénaline. A cette pensée, j'ai l'impression que tu pourrais perdre la tête. Ca me contrarie tellement de te voir comme ça, ma chérie, que j'en ai de violentes céphalées qui me provoquent des nausées. Autant que toi ma belle, autant que toi. Tu es si sensible. Si délicate. Au fond, tu ne mérites pas d'être punie. Je t'aime tellement, Sim. Tout ce que je fais pour toi, c'est pour que tu sois heureuse, ma douce. Juste pour que tu sois bien.*

Simone ne saura jamais pourquoi il a voulu la quitter ce soir- là. Encore moins pourquoi elle a vécu des mois la peur au ventre, guettant ses réactions. Le secret d'une lettre peut avoir des conséquences fâcheuses. Les chutes inexpliquées restent sans solution. Dieu merci, il n'est pas mort. Il est resté, il est là. Elle lui tient la main, et elle s'en occupe.

Lequel des deux est-il la damnation éternelle de l'autre ? Elle ne le sait pas.

C'est quand même curieux, l'histoire d'une famille.

Le père de Simone battait sa mère. Il les battait tous. Il buvait, puis il cognait. Sa mère n'avait pas un sou devant elle pour nourrir ses enfants.

*Un jour le papa de Simone est tombé lui aussi. Pas étonnant. Il était ivre mort. Il est tombé dans la cave en allant chercher un litre de vin. Tu te souviens de ça, ma petite ?*

Malgré sa délivrance, sa mère était différente, après son veuvage. Silencieuse et lointaine. Tout le monde la plaignait. Pourtant, avec la pension du père, on pouvait enfin vivre. Mais sa mère, elle, tout ce qui l'intéressait, c'était frotter, laver, sans relâche. Toute la maison lui semblait toujours sale, comme elle se sentait sale, et comme elle imaginait ses enfants sales. *Surtout Simone.*

*C'est bizarre, l'hérédité. Comme si toi, la fille aînée, tu devais continuer à vivre sa vie à elle, ta mère.*

*Une lourde vie. Pesante de ses secrets.*

Qu'importe ? Simone aime Daniel.

*Oui tu l'aimes, tu l'aimes! Mais il faut que tu trouves le moyen de changer ta vie. Une bonne idée. Inviolable. Tu es quand même fatiguée!*

D'où vient ce soulagement ? Cette solitude bienfaisante, ce silence apaisant qui fait que Simone se sent si détendue, depuis hier soir ? Elle était allée se coucher, parce qu'elle avait mal à la tête et qu'elle se sentait vraiment épuisée. Elle ressent ce matin un immense bien être, un étirement total de soi, comme les chats.

Hier soir, elle se souvient seulement s'être endormie tout de suite, d'un sommeil lourd et sans rêve.

Mais où a-t-elle donc couché Daniel ?

*Dans la cave, Sim ? Peut être bien que tu l'as couché dans la cave, sous le charbon. Il aurait chaud maintenant Sim. Mais tu es sale, ma fille. Tu es si sale! Va prendre un bain. Tu es tellement répugnante de saleté!*

J'ai trop dormi.

Je ne sais plus bien.

J'ai dormi si profondément! A croire que ce lourd sommeil m'a fait perdre la mémoire!

# Vincent Glasmacher (Grimoire)

*À Michel de Ghelderode, maître des songes crépusculaires.*

Trois heures. Il n'y a plus rien. Tout est éteint.
Mes illusions ? Des lucioles volant au ras d'un marécage d'inconscience, des araignées de cristal au plafond du cerveau.
J'étais grand. Que dis-je ? Je suis grand. Un génie sans corps peut-être, mais un esprit pur et fou, une vapeur chaude dans la brume.
Trois heures sonnent toujours. Le temps s'est arrêté, c'est bien.
Mon corps gît au bord du gouffre. Qui l'y poussera ?
J'aurais pu exploser comme un cratère qui a longtemps médité sur sa puissance avant d'agir. Le monde était prêt : toute méchanceté était masquée de bonté, Dame Tristesse avait revêtu une chasuble blanche et les mirages que je m'étais inventé, défilaient devant mes yeux comme la foule des passants sur le trottoir.
J'étais le maître de ma vie. Jamais la solitude ne m'accablait.
La porte s'ouvrait sans cesse et laissait entrer dans ma chambre des personnages, quelques-uns tombés de leurs livres de légendes, la plupart nés de mes rêves mystérieux. Et tous ces hommes s'agenouillaient devant ma grandeur alchimique, se laissaient enfermer à jamais dans les feuillets de mes livres.
J'avais recréé Dieu de ma plume, un Dieu profond de lumière, un être terrifiant à barbe neigeuse, au long manteau constellé d'idées.
La gloire m'avait engendré, l'orgueil élevé et dans l'éternité je mourrai.
Il est trois heures. Je ne suis plus qu'une charogne au fil de l'eau, un vieillard malade blotti sous une couverture râpée.
La pluie cingle les carreaux sans les mouiller.
Mes yeux fixent des objets, mais ne les regardent pas.
La fièvre bat mes tempes.
Demain, la terre se couvrira de neige, sans doute, et le gel mordra mes pieds bleuis.
Déraison ! La troisième heure a assassiné le temps.
Demain n'existe plus que dans l'espoir.
Volez, colombes, les mots ne vous arrêteront pas. Ne craignez rien.
Les vautours planent trop bas pour rogner vos ailes blanches.
Ne cesseras-tu jamais de sonner l'heure, maudite horloge ?

Je te répète que le temps est mort, enterré avec tous ses rouages grinçants dans la fosse profonde de l'oubli.

*

Pourquoi est-elle partie ?

Elle était la lourde chaîne qui me rattachait à la vie.

Je l'avais rencontrée simplement.

Par un soir frileux de décembre, la porte de ma chambre s'était ouverte.

Une haute silhouette maigre se détacha dans l'embrasure.

Elle marcha vers moi. Je sus que c'était une femme.

Le soleil de ses yeux m'éblouit. Ma main de poète l'envoûta.

Peu après, cette femme, la première que je rencontrais, m'épousa et entra de force dans ma vie d'artiste.

Avant de la connaître, je vivais simplement, des revenus que me rapportaient quelques articles.

J'avais édité deux romans, des recueils de contes, de nouvelles. Le succès remporté par ces livres me convainquit de me retirer dans une solitude totale. Maintenant allait commencer le déferlement des vagues de mon esprit, l'avortement de cette folie consciente qui m'obsédait.

Et puis, qu'avais-je besoin des hommes puisque ceux-ci lisaient mes écrits.

Une chatte noire était le seul être que j'adulais. Ses yeux verts m'offraient un miroir, projection d'un monde ensorceleur et voluptueux.

En cette période de ma vie, je sentais en moi une puissance bénéfique ou maléfique qu'aucune tempête n'aurait su détruire.

C'était comparable à ces trains en furie qui partent dans une nuit de sommeil. Leurs longues crinières jaunes flottent au vent.

Ils sont nés pour détruire, mais eux-mêmes ne mourront qu'à l'infini, sur la plage du grand Océan.

*

Mais elle, plus orgueilleuse que moi, brisa tout.

Ma porte fut ouverte à quiconque désirait apercevoir l'écrivain phénomène que j'étais. Elle m'enchaîna dans le travail, m'offrant en retour une vie mondaine et luxueuse où, finalement, elle était plus admirée que moi.

C'est pendant ces sombres années que ma chatte disparut, dans je ne sais quelle impasse grise et suintante.

Enfin, pour mettre une dernière perle à sa couronne immonde, elle me persuada de faire de la critique littéraire en stupide causeur de salon.

Et pourtant, j'aimais l'éclat de ses yeux...

Exténués, mon corps, mon esprit se laissèrent emporter à la dérive de la maladie. Je restais des journées entières dans mon lit, les yeux grands ouverts, la bouche béante.

Ce langoureux serpent m'avait sucé toute la moelle du cerveau et l'avait métamorphosée en venin.
Mon mal ne l'apitoya pas. Bien au contraire.
Un jour, (est-ce aujourd'hui ou l'année passée) ? Elle vint dans ma petite chambre froide. Après m'avoir lancé un regard lourd de mépris, elle partit de la maison, emportant mes dernières forces.
Il était trois heures. Il l'est toujours.
*
Je rampe dans un souterrain sans fin. Serait-ce le sommeil ?
Les trois coups de la cloche me martèlent le crâne.
Quand verrai-je le soleil ?
Si tout cela n'était qu'un affreux cauchemar...
Il suffirait de presque rien, une simple flamme de chandelle.
Mais qu'est-ce que j'entends ? Des pas résonnent, caverneux.

À chaque fois, une vieille sorcière sortait de sa petite maison croulante et me dévisageait, menaçante, l'air de dire : " Ici, c'est notre royaume, la cité des miséreux. "
Alors, tournant la tête à ces "Mieke Stout", je trébuchais sur des tas d'ordures, m'empêtrais les jambes dans la boue des rigoles.
Et elles, ricanantes de plaisir, indiquaient la sortie de leurs doigts crochus. Ou bien, elles appelaient leurs maris, s'ils existaient encore, et les bonshommes chétifs et tordus s'avançaient vers moi, la canne en l'air, faisant semblant de frapper des ennemis invisibles.
Ces gens-là avaient vécu.
Malheureusement, tous ces culs-de-sac portaient un nom, souvent même très évocateur.
J'ignorais que la ville renfermait tant d'impasses dans ses entrailles.
La plupart du temps, on y accédait par une porte massive qui n'avait que le désir de sortir de ses gonds grinçants.
Comme j'aurais voulu être, à cet instant, un minuscule rouge-gorge pour voler au-dessus de ces murs gonflés, ces jardins étranges, ces cours aux dalles usées !
J'avais visité une dernière impasse et me retrouvais dans une rue sombre qu'éclairaient quelques maigres réverbères lorsque, soudain, au loin résonna le tintement d'une clochette.
C'était une rue à horizon bouché, où l'on ne s'attend jamais qu'à croiser quelques passants hâtifs.
Aussi, lorsque je vis s'avancer vers moi cet engin cocasse, je ne pus m'empêcher de rire. Un ancêtre du tramway, bariolé d'un jaune douteux, passa devant mes yeux, toute vapeur lâchée et bringuebalant dans sa carcasse.
Cent mètres plus loin, il s'arrêta. Le voyageur était attendu.
Comme je ne faisais pas mine de bouger, éberlué que j'étais, la clochette s'impatienta. " Ce véhicule fantasque est bien trop souriant pour susciter la peur, " pensais-je.

Dès que j'eus mis le pied sur la dernière marche, les portes claquèrent avec un vilain bruit de mâchoires et le tram se mit en branle.
Chose curieuse : le conducteur était absent.
Vous narrer le voyage dans son entièreté me serait difficile, voire impossible.
Nous roulions à si vive allure que ma tête fut envahie par les vibrations du sommeil.
Je me souviens que nous longions des canaux, puis, soudainement, quittions ces paysages féeriques pour plonger sous l'eau, par quelque souterrain sans doute. L'espace d'une lueur, j'entrevoyais des villes hérissées de clochers, de beffrois, de maisons aux toits crénelés.
La suite du trajet se déroula dans une douce somnolence.
Lorsque mes yeux s'ouvrirent et que je sentis la banquette inconfortable, j'eus cette impression malsaine dont est envahi quelqu'un qui a dormi trop longtemps et que personne n'a réveillé au terminus. Il s'en était fallu de peu que je me fusse retrouvé dans un hangar sale et sordide.
Heureusement, mes craintes ne se justifièrent pas.
Petit à petit, les esprits me revinrent. La première idée que la raison me dicta fut de quitter ce tramway.
" Quoi de plus naturel ? " Me direz-vous.
N'oubliez pas que j'étais dans un monde tout à fait neuf.
Peut-être les coutumes, telles que l'ordre des pensées, la logique, les conclusions, étaient-elles différentes dans ce pays.
Mon raisonnement n'était pas entièrement faux car si moi, je désirais sortir du véhicule, lui, ne le voulait pas.
Alors, négligeant l'hypothèse qu'un engin d'un autre monde puisse être sensible, je brisai une des vitres et me faufilai à travers l'ouverture ainsi créée.
Je me retrouvais sur une place de forme strictement carrée qu'ornait au centre un puits à margelle, ceint de deux rangées de peupliers nains.
Toutes les façades étaient blanchies à la chaux. Il s'en dégageait une affreuse odeur d'abandon laissant penser que tous les habitants avaient du fuir de peur d'être anéantis par quelque cataclysme.
Deux rues partaient en sens opposés. Elles avaient un tracé rectiligne.
Je m'engageai d'un pas joyeux dans l'une d'elles. Puisqu'il n'y avait que deux voies principales, j'aurais tôt fait de trouver l'adresse.
Trois heures plus tard, je débouchais sur la même place.
Et là, quelque chose m'échappa. Il fallait que je réfléchisse à mon aise à ce problème. Je m'assis sur la margelle du puits et me mis à songer.
J'avais marché droit devant moi dans la première rue et je revenais au point de départ par la seconde.
C'est donc qu'il n'y a qu'une rue et cela en est bien une puisque au départ, j'avais le choix entre deux directions et à l'arrivée, de même.

Que je remonte la rue ou que je reste ici, semble pareil.
Elle n'a donc pas d'aboutissement.
" C'est la rue de l'impasse sans nom ! " M'écriai-je.
Au même instant, et à cet instant seulement, apparut sur une des maisons du coin, l'écriteau mentionnant le nom de la rue.
Et sans perdre une seconde, je me mis en quête de trouver le numéro 28.
Je courus pour ainsi dire vers la lourde porte. Elle était en bois sculpté, ornée de motifs gothiques. J'y reconnus le blason du cachet de la lettre.
La porte pivota sans aucune résistance.
Le spectacle que je vis m'émut à tel point que je tombai à genoux.
Une Nature entière avait été transplantée en cet endroit.
C'était d'abord un grand lac aux eaux bleues, dans lequel se jetait, en chantant, un ruisseau. Au loin, des montagnes de Cristal derrière lesquelles se devinait l'Océan.
A gauche, des forets de hêtres.
A droite, des plaines sans fin.
Un chemin longeait le lac, traversait la forêt et escaladait une colline. Je le suivis.
Les distances me paraissaient étonnamment courtes.
A peine avais-je eu le temps de sentir la vase du lac, que l'odeur des feuilles mortes m’emplissait les narines.
Ainsi, après un très bref laps de temps, je fus au pied de la colline.
Sur un des coteaux se tenait fièrement une minuscule maison.
Elle semblait issue d'un conte de fées, avec sa large cheminée et ses volets peints en rouge et blanc.
Je frappai l'huis. Comme aucune réponse ne se faisait entendre et que je m'accoutumais de voir les portes s'ouvrir par enchantement, je la poussai. Et en effet...
Vision étonnante ! Quatre escaliers étroits partaient du couloir.
J'empruntai le troisième (pourquoi pas ?). Il me mena à un palier, lequel conduisait à trois escaliers.
La demeure entière était un enchevêtrement de chambres vides, les unes plus basses que les autres, d'escaliers périlleux, de caves situées au grenier et de mansardes au rez-de-chaussée. On eût dit qu'elle enserrait dans ses griffes une centaine de maisons, chacune à hauteur différente.
Après quelque temps, je revins sur mes pas, à la porte d'entrée.
Pourquoi chercher le moyen le plus difficile lorsque nous sommes confrontés à l'Autre Part.
La porte d'entrée s'ouvrait non seulement sur le corridor principal, mais aussi, à condition que j'y applique ma pensée, sur une chambre, évidemment.
Tous ces dédales étaient donc superflus et cette réflexion me mit à l'aise. J'en avais grand besoin car dès mon entrée dans la pièce, une voix m'apostropha :
" Je vous attendais. Soyez le bienvenu ou le malvenu. Cela ne nous concerne pas.

Mon interlocuteur n'avait pas levé les yeux en m'entendant entrer.
Une plume d'oie à la main, il écrivait, penché sur de vieux parchemins.
Son visage, vieux comme le monde, changeait d'expression à chaque instant.
Néanmoins, sa longue barbe blanche me réconfortait, souvenir de mon arrière-grand-père, probablement.
Déjà, je n'existais plus aux yeux de l'écrivain.
Le silence est parfois tellement plus évocateur que la parole.
Mais j'avais oublié que j'étais dans un autre monde, un univers où le silence n'entraîne pas la gêne. Et je soliloquai :
" Quel étrange décor dans cette chambre ! Ces visages en papier mâché, ces mannequins costumés... "
La réponse se fit, cinglante :
" Il n'y a pas de décor ici. Tout a une âme.
A commencer par ces visages en carton qui se nomment masques,
tels que vous en portez un, à cet instant même ; les marionnettes
que vous apercevez ont certainement plus vécu que quiconque. Il
n'y a que les fats et les sots à qui le décor plaît. "
Pourquoi avais-je réagi de telle sorte ?
Auparavant, n'aimais-je pas non plus tous ces objets hétéroclites.
J'avais la forte impression que quelqu'un commandait mes gestes, m'insufflait les paroles à prononcer. Maîtrisant ma peur, je lui demandai :
" Qu'écrivez-vous et pourquoi m'avez-vous appelé ici ? "
La question était brutale. Je l'avais posée comme un jouet mécanique qui parlerait. Il fut long avant de répondre :
" Comme vous l'avez remarqué, je suis écrivain. Non de contes ou de
romans, mais de vies et de morts. Car voyez-vous... "
" Seriez-vous historien ? "
" Si vous entendez cela de cette façon, oui. Historien du futur.
Je compose le destin des hommes. Ainsi, votre vie et votre mort
ont été écrites de ma main. Elles sont là, dans un de ces nombreux
grimoires. Le jour où la troisième heure a continuellement sonné,
j'avais arrêté votre destin.
J'en ai malheureusement un, aussi. Celui de mourir si une de mes
œuvres venait à disparaître. Nous ne sommes que de vulgaires
pantins, voyez-vous. "
" Mais alors, qui tient les fils ? "

" L'ignoreriez-vous, poète vaniteux qui pensiez pouvoir recréer un Dieu de Lumière ? "
Sur ces derniers mots, l'écrivain disparut par une porte dérobée.
Je ne songeai même pas à le suivre, trop décontenancé par ce qu'il avait osé me dire. Le livre de ma vie se trouvait dans cette chambre.
Je bondis vers la table et fouillai avec rage, renversant des piles de grimoires, jetant d'autres à terre.
Enfin, mon nom apparut sur l'un d'eux :
" Augustin de Chlamarges
7, rue du pot d'étain "
Je m'en emparai et me précipitai vers la porte.
Un vent violent m'accueillit dans le jardin. L'orage menaçait.
La lune tombait du ciel, éclairant le lac en furie d'une lumière dense et argentée. Tout respirait la mort, une mort suprême.
Les arbres avaient pris forme humaine et marchaient à ma rencontre.
Où était la lourde porte ? Le chemin ? Effacés, gommés de mon existence.
Tout n'était qu'illusion : Faust parlant avec le diable, Sire Halewijn brandissant sa hache, Charles-Quint suivi de ses inquisiteurs, des bouffons.
Farce cauchemardesque !
Je m'écrasai au sol et fermai les yeux avec l'espoir que prendraient fin ces hurlements de damnés.
Rien n'y fit.
Alors, à côté de ma tête enfouie dans les racines, je sentis une bête me frôler. Je levai les yeux, plein d'effroi.
C'était ma chatte noire qui ronronnait d'aise de m'avoir retrouvé.
Je voulus la caresser, mais dès que ma main toucha son pelage, la bête disparut, laissant apparaître une femme, ma femme, la tant détestée.
Et celle-ci, sans un mot, me conduisit à la sortie, rue de l'impasse sans nom.
Une neige violente fusait du ciel et dans un silence feutré, de longs chants funèbres fendaient l'air glacé.
Sept hommes, coiffés de cagoules noires, marchaient lentement.
Et sur leurs épaules gisait le corps de l'écrivain...
Je courus vers la place carrée, tenant toujours, serré contre mon cœur, le précieux manuscrit. Le petit tram jaune m'attendait et ensemble nous bondîmes dans l'espace.
C'est ici que les événements se brusquèrent quelque peu.
Lorsque mes yeux s'ouvrirent, j'étais assis dans mon fauteuil Voltaire, le chat sur mes genoux. Le grimoire était posé sur la table.
Je me précipitai et m'acharnai à l'ouvrir.
Impossible ! Il était scellé comme si une chape de plomb le recouvrait.

**Illustration : Anakkyn « LE livre »**

La semaine qui suivit m'entraîna dans les tourments de l'angoisse.

Toute vie avait cessé au dehors sauf pour moi qui possédait mon grimoire.

Et encore, vivais-je ?

Quinze jours plus tard, une lettre annonçant le décès de l'écrivain, traînait sur la cheminée, augmentant encore mon sentiment de culpabilité.

Le tram jaune n'était plus nécessaire.

Je poussai la porte du grand jardin. Le fabuleux paysage avait disparu.

Le remplaçait, un petit cimetière désolé où quelques maigres saules tremblaient, vieilles pleureuses d'un passé sans fin. Le vent gémissait, long chant triste.

Devant sa tombe, l'écrivain m'apparut, le visage sombre et fatigué.

" Pourquoi m'as tu donné la mort ? J'allais te proposer de vivre en dehors de l'existence, de me seconder dans mon travail et stupide que tu es, malgré ta poésie, tu restes attaché à la terre.

Puisque tu as un tel désir de savoir, rends-moi ce livre.

Le dernier chapitre y manque. Je l'écrirai, puis te rendrai le

manuscrit, que tu pourras alors ouvrir. Mais dès ce jour, tu
entreras à nouveau dans le monde des hommes. "

*

La vie avait repris son cours dans la rue.

Les gens partaient, passaient, revenaient comme auparavant.

Il était trois heures. L'écrivain avait menti. Rien ne s'était déclenché. Aucun fermoir n'avait livré son secret. Le Livre restait muet.

Dans un geste de suprême orgueil, je lançai le livre dans l'âtre.

" Il ne brûle pas. C'est moi que les flammes rongent !

Le Grimoire s'est ouvert. Dans une vision infernale, une à une, les pages s'offrent à mes yeux.

Les lettres se brouillent, taches cramoisies.

Jamais je ne connaîtrai le dernier chapitre

J'ai vécu. Je meurs.

Il avait raison. Gigantesque mascarade des hommes !

Adieu... "

*

Augustin de Chlamarges n'a jamais été retrouvé.

Lorsque deux mois après sa mort, l'on força la porte de sa maison, on n'y découvrit qu'un chat en décomposition à côté d'un tas de cendres.

L'horloge était arrêtée et indiquait trois heures.

J'avais vu le grimoire.

Profitant d'un moment d'inattention des enquêteurs, je retirai le livre de la cheminée. Il était étrange.

Sa couverture, chargée de signes kabbalistiques, me faisait penser à quelque traité de magie noire.

Revenu chez moi, je me mis à la lecture et à mesure que je déchiffrais les feuillets, les questions me venaient à l'esprit.

Augustin avait-il rêvé cette vie ou l'avait-il vécue réellement ?

J'en venais à croire que sa vie n'avait jamais été arrêtée par l'écrivain, comme ce dernier le prétendait, mais que sans cesse, il avait été un jouet entre les mains du maître.

Mais alors, qu'était devenu le second homme lorsque Augustin avait quitté sa chambre pour chercher la fameuse rue ?

La réponse me fut donnée au dernier chapitre.

Horreur des horreurs ! J'y lus cette simple phrase :

MALHEUREUX HUMAIN QUI VIVRA CE QU'IL A LU

J'avais compris, mais il était trop tard.

Une sueur froide dégoulinait le long de mon échine.

L'Angoisse me tenaillait les entrailles et progressait vers le cœur.

Lentement, ma personnalité entière s'effaçait pour faire place à celle d'Augustin de Chlamarges, l'écrivain déchu et effronté.
Une à une, défilaient devant mes yeux les images de sa vie, cette vie que j'aurais à subir moi aussi, son mariage, sa maladie, la rencontre avec l'écrivain, et enfin, cette mort affreuse.
Néanmoins, la conscience me restait, impitoyable...

Les poèmes
¿

# Audrey Megia  (Le Concile d'Hiver)

Un cri dans la nuit hivernale,
à déchiré le brouillard épais.
Les animaux se sont cachés,
les villageois sont devenus pâles…
Tout ce qui est inconnu effraie…

Déjà l'air a changé d'humeur,
quel est donc cette rumeur ?
Etait-ce un mauvais présage ?
Le vent vient secouer le paysage,
puis s'éloigne sans explication,
il laisse le monde à ses interrogations…

Au loin la forêt résonne encore,
du son étrange de ce cor.
Les Etres Sylvestres observent les cieux,
ils attendent inquiets et silencieux,
une réponse à leur appel mystérieux.

# Cedric Seyssiecq (Les limbes Oubliées)

*« For dark angels can't fly,*
*They will never reach the skies*
*Cold are the wings of fate*
*For those that can't die*
*Because all the beauty burns their eyes »*
***GREY NOVEMBER***

Sous une étendue infinie de nuages noirs,
et sous des pluies diluviennes d'amers désespoirs,
les anges déchus, les ailes brisées, meurent en silence,
dans la douleur et l'ennui de regrets immenses.

Ecorchant leur chair blêmes sur des roches tranchantes,
trempant dans la boue leurs blessures noires et béantes.
Ils tentent résolument d'échapper à la mort,
afin de pouvoir s'envoler une fois encor,
vers les royaumes de félicité où jadis,
ils se gorgeaient de l'amour et de ses délices.
Mais où, si ivres de plaisirs et de vertus,
ils cherchaient encore un idéal éperdu.
De leurs espoirs et rêves aveuglés pas le voile,
ils se sont heurtés aux limites de leur candeur.
Ils ont du quitter les cieux d'augustes bonheurs,
pour les ténèbres de ce crépuscule automnal.
Là, corrompus par l'affreuse réalité,
dansent les ombres aveugles de la pâle vérité,
pendant que sous l'épaisse gaze de la pluie,
d'invisibles yeux menaçants hantent la nuit.

Plongés dans la solitude de leur agonie,
ils goûtent à l'amertume de leurs larmes impures,
à travers ces gouttes acides qui rongent leurs blessures,
s'épanche doucement l'ultime essence de leur vie.
Ils cherchent du regard un compagnon de misère,
qui viendrait soulager leurs plaintes solitaires.
Mais rien ne vient troubler la pureté livide,
de cet infini paysage morne et vide.
En eux ils ressentent toujours la fièvre tenace,
qui dispersera en cendres leur corps de glace.
Ils savent maintenant que l'ignoble maladie,
a toujours sommeillée en eux, comme endormie,
par la survivance de ridicules croyances,
et par la peste d'une maudite ignorance.
A part la mort, ils ne savent ce qu'ils attendent,
l'impuissance, la douleur et la peur sont si grandes,

que seules encore les ruines de leur humanité,
préservent leur sommeil fragile de l'éternité.

Puis, soudain, la pluie cesse,
les nuages se dispersent,
et les anges, silencieux,
peuvent entrevoir les cieux.

Leurs yeux ensanglantés face aux étoiles gelées,
ils oublient les vaines souffrances de leur corps meurtri,
et tendent leur main vers un soleil fatigué,
qui ne parvient même plus à éclairer la nuit.
Ployant sous l'astre leur ombre décharnée,
ils implorent la rédemption d'absurdes entités.
Mais dans le vide, le son même de leur voix se perd.
Le néant, comme un gouffre, engloutit leurs prières.
Alors ils ressentent à nouveau la solitude,
dont l'étreinte, après l'espoir, est encore plus rude.
Alors ils ressentent à nouveau leurs ailes brisées,
si douloureuses qu'elles les empêchent même de marcher.
L'idée d'échapper à ces terres maudites,
délaisse lentement les noirs séraphins.
Quand enfin meurt l'impossible espoir d'une fuite,
ne reste plus qu'un terrifiant silence d'airain.
Après d'interminables heures restés ainsi,
alors que vers les cieux leur bras se dresse encore,
ils demeurent là, à scruter les cieux infinis,
immobiles, tout en attendant la mort.

Leur silhouette pétrifiée, sombre mais si belle,
la tête basse et la main tendue vers le ciel,
va hanter pour quelque temps ces terres de misère,
jusqu'à ce que la pluie, de sa caresse amère,
efface enfin leur souvenir inabouti :
des pauvres statues elle rongera le contour,
pour en laisser des lames de pierre où, à leur tour,
viendront plus tard se blesser d'autres anges maudits.

**Illustration : Sandrine Hirson**

# Opaline (Le chanteur maudit)

Tel un fantôme surgi,
sous l'emprise du génie.
Son visage est habité,
le transcendant de beauté.

Ses longs cheveux sont collés
Sur son tee-shirt délavé
Ses yeux injectés de sang
Se ferment sur le néant.

Il chante les amours mortes,
errantes dessous sa porte,
hurlant la souffrance aigüe,
des gens à jamais perdus.

Sa voix gronde et puis gémit.
Puis, par saccades, rugit,
vomissant l'humanité,
emplie de médiocrité.

Clamant les maux à venir.
Les hommes devant subir.
Le monde devenu fou,
le feu en fusion partout...

Sa guitare sanglote et pleure,
des sons ivres de douleur.
Son corps ploie sous les tourments.
Le désespoir du présent.

# Rachel Gibert (Les nuages)

Allongé sur l'herbe, dans la douce chaleur,
Je contemple le ciel, cette toile mouvante.
Sur l'azur si profond, la laiteuse blancheur,
des nuages me semble presque éblouissante.

Poussés par la brise, ils esquissent des spirales,
qui s'effilent lentement, comme de la laine,
puis tissent des réseaux, au dessin inégal,
et meurent à l'horizon, où le vent les mène.

Face à ce spectacle, mon esprit vagabonde.
J'imagine, dans les cieux, des monstres immenses,
qui s'empoignent, se bousculent, et puis se fondent,
dans une mêlée d'une incroyable violence.

Après une lutte impitoyable et sauvage,
les colosses s'évanouissent dans l'éther.
Les cieux retrouvent ainsi, quand ils se dégagent,
la sérénité glaciale d'un sanctuaire.

Cette vision me rappelle l'humanité.
Pareils à ces géants cruels et belliqueux,
les hommes n'ont de cesse de s'entretuer,
emportés au milieu d'un tourbillon fiévreux.

Un jour, ils comprendront, mais il sera trop tard,

que le combat fini, seuls resteront les corps.

Abandonnés, la bouche ouverte et l'œil hagard,

dans la solitude, le silence et la mort.

**Illustration : Sandrine Hirson**

# Frederic Gerchambeau (oui)

Oui, j'ai vu les démons,
que j'abrite en mon cœur.
Et touché le dragon,
dans mon âme intérieure.

Je les ai combattus,
ces intimes ennemis,
d'un assaut éperdu,
tant le jour que la nuit.

Mais je suis resté moi,
et avec mes laideurs,
qui me montrent du doigt,
dans un rire moqueur.

Je suis si imparfait.
Boursouflé de défauts.
Que même mes regrets,
pourraient bien sonner faux.

C'est ma condition d'homme,
qui m'a fait tout ainsi.
Et je m'épuise en somme,
à lui mettre un vernis...

# Annie Poivesan (L'adieu)

Le vent siffle en sanglots effleurant une branche,
funeste violon qui gémit et se plaint,
jouant le lamento d'une âme qui s'éteint,
quand le glas sur la vie assène sa revanche.

Les arbres dénudés sur la route se penchent,
saluant des rameaux un cortège sans fin.
Alourdis de grisaille et courbés de chagrin,
de leurs cimes en arc, la tristesse s'épanche.

De ses doigts décharnés, la mort dans un salut,
recouvre le cercueil d'un morceau de tissu,
plié selon le rite et suivant la Coutume.

Les soldats endeuillés, le cœur à fleur de peau,
présentent leurs respects à l'homme et au drapeau,
d'un dernier garde-à-vous en hommage posthume.

**Illustration : Anakkyn « Drapeau de sang »**

# Natalym (et le jour s embrume)

En ce jour monotone
Je me plonge dans un bain de tristesse
Le monde me délaisse
Et mon pâle destin
Se fait paresse
Mon esprit est chagrin
En songeant aux demains

Je ne maîtrise plus rien
Adieu aux lendemains
Tout dérape, soudain

Et le jour s'embrume
D'un froid manteau de pluie
Et la vie continue, grise et mélancolique
Au-delà de sa mort, au-delà de mes cris

Je veux encore rêver, pourtant
A de brillants desseins
Qui empliront ma vie, demain
Elle qui s'est arrêtée
Pourquoi suis-je née
Quelle voie m'est donc tracée

Et le jour s'embrume
D'un froid manteau de pluie
Et la vie continue, grise et mélancolique
Au-delà de sa mort, au-delà de mes cris
Moi qui voudrais tant la lune
Et renverser le sort

**Illustration : Sandrine Hirson**

# Jacques Fuentealba
# (Silence, entre larmes et sourires)

Chaque larme de tes yeux comme une pierre,
lentement s'effondre sur la vase d'un lac.
Et tes silences, éloquence du regard, claquent,
emplissent le vide de muettes prières.

Tes indécisions entre tournesol… lierre,
s'érigent et se délitent, mises à sac,
frêles entrelacs… Ton imagination vaque,
et j'attends les mots qui se cachent derrière.

Chaque sourire à tes lèvres comme une aurore,
resplendissant, crevant la vase, trouant les cieux,
suffit à dissiper mes angoisses futiles.

Muette c'est là où tu parles le plus encore.
Avec en bouche, un croissant de lune radieux,
Les phrases, pleines d'emphases, sont inutiles.

# HR Giger

## Un univers artistique hors du commun, retranscrit et analysé par Hugues Perrin

Introduction :

Possédant l'étrange faculté de pouvoir mettre en image, et notamment en peinture, les cauchemars sensoriels les plus profonds, sans oublier une gamme impressionnante de mises en scènes hallucinées accompagnées de paysages imprégnés de torpeur, HR Giger s'est imposé depuis très longtemps comme un véritable visionnaire dans le domaine de l'Art. Associé aux créations et designs de type biomécanique, son nom est également synonyme de plus de 40 ans d'expérimentations inspirées par la folie et l'obsession retranscrites à travers des formes aussi diverses que des toiles, décors de cinéma, bijoux, bars (à Tokyo, Gruyères et Chur), meubles, sculptures, illustrations et pochettes d'albums réalisées par ses soins.

En 2002, Leslie Barany (amie d'origine américaine, et agent personnel de l'artiste) tenait ces propos en évoquant l'univers de Giger « Nous avons été jetés dans ce monde dans des pays éloignés et des décennies distinctes et pourtant, nous avons toujours eu, codée dans nos psychismes, une conscience aigüe de la perte d'une clé, de l'existence d'un grand pouvoir, de la pièce manquante du puzzle (…) que la bête soit à l'intérieur, Giger en reste le Gardien ou, pour reprendre une autre image, le brave petit garçon qui bouche la digue avec son doigt. »

Naissance et évolution d'un personnage énigmatique, suscitant l'inquiétude et le mystère :

Hans Ruedi (à l'origine *Rudolf*) Giger est né à Coire (Suisse), le 5 février 1940. Il habite dans un appartement au dessus de la pharmacie de son père. L'intégralité de la maison était sa place de jeux, tout particulièrement le couloir qui menait dans la cour arrière ; dans lequel un jour il construisit un train fantôme conçu pour effrayer ses camarades de jeux. Ses occupations étaient axées autour de la pâte à modeler et du dessin. Alors qu'il avait 6 ans, son père reçut un crâne humain en guise promotion professionnelle de la part d'une société pharmaceutique: c'est à partir de ce moment que sont goût pour l'étrange et le macabre se développa.

> *« Juste avant la puberté, je me passionnai pour les armes que je collectionnais, surtout les revolvers. […] Dès mes dix ans, j'aurais déjà pu armer une bonne vingtaine de* personnes ! » HR Giger Taschen 1997

A partir de 1953, Giger fait deux ans de Gymnase Cantonal (Université) et deux ans de Technikum (Maîrise). Son père voulait qu'il devienne pharmacien et qu'il reprenne sa pharmacie mais Hans Rudi ne semble à l'époque manifester aucunes ambitions particulières pour réussir dans cette voie. À l'université, il échoue à ses examens ; il ne sera donc jamais pharmacien. Il se passionne alors pour la création fantastique et surréaliste et entame des études d'architecture et de dessin industriel à Zurich. En 1962, il entre dans une école de commerce en design intérieur et industriel mais ses professeurs sont pour lui source d'ennuis et de lassitude. Hans Rudi Giger devra donc choisir sa propre voie, celle de la création artistique. En 1964, il produit ses premiers dessins, le plus souvent à la peinture à huile. Deux ans lui suffirent pour avoir de quoi exposer en 1966. La plus grande partie de son travail est effectuée à l'aérographe et au pochoir offrant ainsi un grand réalisme à ses tableaux ( il ne tarda pas à en devenir d'ailleurs un maître incontesté à l'échelle mondial). Après un emploi de décorateur d'intérieur, il devient artiste à temps plein et se lance dans le cinéma en réalisant divers courts métrages documentaires. Il continue parallèlement de dessiner ses étranges visions fantasmagoriques et cauchemardesques mêlant l'organique et la mécanique et signe des *œuvres mutantes* à la frontière des deux dimensions.

## *Simple petite anecdote sur l'enfance de l'artiste suisse :*

Pour Giger, il n'y a rien de plus répugnant qu'un ver qui grandit à l'intérieur d'un être humain. L'artiste éprouve en effet une aversion féroce pour les vers et les serpents. Ce dégoût trouve son origine dans l'enfance de Giger, lors d'un séjour à l'île Maurice:

« Les vers d'eau transparents, d'un mètre cinquante de longueur et de quatre centimètres de diamètre, que la mer faisait flotter vers la plage, furent un véritable cauchemar. Les tuyaux presque inanimés, pliés à plusieurs endroits comme des préservatifs usés, avaient à un bout des anneaux de vers qui se resserraient de plus en plus et une ouverture qui se dilatait de façon rythmique afin de retenir la nourriture contenue dans l'eau. A peine arrivé sur l'île, je me baignai dans la mer, la nuit était tombée. Mes amis n'avaient pas envie de se baigner. Ainsi, je nageais sur le dos dans l'eau profonde parmi les algues – sans me douter de la présence de ces bestioles dégoûtantes. Ce n'est que le lendemain que je découvris avec horreur que ce que j'avais pris pour des algues étaient en réalité ces vers écoeurants. Ils avaient cependant attirés également l'attention des autres baigneurs. En pataugeant dans l'eau peu profonde, ils piquaient avec des baguettes dans cette masse visqueuse et mi-morte d'un air écoeuré. Moi, je ne voyais plus que des vers »

*Cet épisode de la vie de l'artiste accompagné de la découverte des ouvrages de H.P Lovecraft vont être à l'origine de nombreux tableaux dont la série des biomécanoïdes (1969).*

# Collaboration cinématographique, et ouvrages clé

*« Je ne connais personne d'autre qui a su rendre avec autant de précision l'âme de l'homme moderne. Dans quelques décennies, en reparlant de l'art du XXe siècle, on reparlera de Giger »*

**Oliver Stone.**

En 1975, Giger est sollicité sur le projet d'adaptation de Dune par Alejandro Jodorowsky pour lequel il construit et réalise l'environnement des Harkonnen. Il y travaille jusqu'en 1977, année où le projet est finalement abandonné, à cause d'une mauvaise gestion financière : ses travaux conceptuels sont néanmoins visibles et consultables dans ses ouvrages.

En 78 il publia un livre intitulé le Giger's necronomicon (en hommage à lovecraft, ce qui le fit d'ailleurs connaître du grand public). C'est pour l'artiste le moment de la consécration. La couverture originelle du Nécronomicon fut une fois de plus un clin d'oeil aux nombreux adorateurs de l'auteur américain. Certains comparent Giger au prophète Abdul Alhazred qui, dans les romans de leur maître, est un poète dément qui aurait dessiné les visages difformes des anciens dieux qui gouvernaient les mondes enfouis dans ce livre mythique qu'est le Nécronomicon (Livre des Noms Morts supposé être recouvert de peau humaine).C'est une oeuvre majeure qui est offerte aux yeux d'un monde à la fois fasciné et horrifié, l'oeuvre d'une vie.

*« Quand je cherchais un titre pour le livre sur mes tableaux sinistres, le chercheur de mythes connu, le Suisse Sergius Golowin, mon père spirituel, attira mon attention sur Lovecraft, et il dit : pourquoi ne pas l'intituler Giger's Necronomicon si l'original n'existe que fragmentairement ? Le titre prêtait à équivoque, car les partisans de Lovecraft avaient cru avoir trouvé leur vrai Nécronomicon. » HR Giger*

Son travail ayant été remarqué à l'époque de Dune, il est retenu pour créer la créature et le vaisseau étranger d'Alien - Le huitième passager. Il reçoit en 1980 l'Oscar des effets spéciaux pour ce film.

*L'actrice Veronica Cartwright, tenant le rôle de Lambert, se souvient de ce décor dans lequel son personnage a évolué : « Les décors de Giger étaient si érotiques ! De grands vagins et pénis. C'est comme si on pénétrait dans une espèce d'utérus. C'était viscéral [...]. »*

Les 2 premiers épisodes de la série Alien ont connu un très grand succès au cinéma. Giger n'a cependant pas été contacté pour aucun autre film après le premier. Dans Alien 3 ou Alien, la résurrection, ses réalisations d'origines ne se retrouvent d'ailleurs pratiquement plus à l'écran : les créatures n'y ont jamais été aussi "organiques", oubliant quelque peu le côté "biomécanique" du premier film, pourtant précurseur et très original pour l'époque…

La participation de Giger à d'autres films va prendre forme pour Poltergeist II (1986), sur lequel il ne parvint pas à imposer la démesure sinistre prévue pour une scène d'invocation spectrale. De part la non conformité par rapport à ses idées le résultat final prend l'allure d'un échec. Même scénario pour La Mutante (Species - 1995) où la fin du film lui a échappé, des images de synthèse, trop graphiques et "propres" prenant le dessus. Une entité matricielle et meurtrière, où le gore s'allie à ses obsessions ésotériques, a malgré tout contribué au succès relatif du film.

Giger a également usé de son art une nouvelle fois pour Death Star et Hellraiser in Space, en produisant de nombreux dessins et peintures, qui finalement ne trouveront pas leur place à l'écran.

Toute la thématique de l'arme organique qu'on retrouve dans le tableau « Machines à naissance » 1966 sera développée par le réalisateur David Cronenberg dans son film *Vidéodrome* en 1982.

D'autres collaborations pour des films de sciences fiction  lui sont proposées, dont Le Touriste, en 1982, qui ne sera finalement pas réalisé à cause du succès phénoménal d'E.T. Enfin Les multiples expositions qu'il organise au Japon lui font obtenir l'exclusivité pour un film d'horreur japonais intitulé Goho Dohji, en 1987.

## Des partenariats avec le monde de la musique, et l'art underground

En 1973 , Le groupe Emerson, Lake & Palmer (ELP) lui demande de créer la pochette de l'album *Brain Salad Surgery* .

Il travaille aussi sur les couvertures de plusieurs autres disques comme l'album solo *KooKoo* de Deborah Harry (Blondie), *Attahk* de Magma, *Pictures* du groupe suisse Island et le poster accompagnant le *Frankenchrist* des Dead Kennedys. Il a aussi conçu le pied de micro pour Jonathan Davis chanteur du groupe KoRn. Il réalisa par ailleurs une pochette de disque pour le groupe de dark métal suisse Celtic Frost (to mega therion 1985) et une autre pour le célèbre groupe de Death Metal britannique Carcass (sorti en 1996), sans oublier l'utilisation du tableau *hommage à Samuel beckett(1968)* pour illustrer le génialissime *Hallucinations* du groupe de Death progressif allemand Atrocity

En 1985, il conçoit la machine à faire la pluie dans le clip "Cloudbusting" de Kate Bush, où Donald Sutherland tient le rôle principal.

C'est encore lui qui assure la création des décors de scène du Mylenium Tour (1999-2000), la troisième tournée de la chanteuse française Mylène Farmer ( Le décor principal représentant la statue de la déesse Isis).

En 1996, est diffusé "Erotic Biomannerism" (Ed. Tréville, Tokyo, Japan), ouvrage regroupant une tendance underground composé de neuf artistes autour du "corps machine", dont Hackbarth, Beksinski, Hayashi, Poumeyrol .Le Texte est signé Stéphen Lévy-Kuentz.

En 1998, paru "The mystery of San Gottardo", le premier roman illustré de Giger, un mélange de script, de B.D et de comédie noire. La même année est inauguré le Museum H.R Giger, Château Saint-Germain, CH-1663 Gruyères, qui abrite des oeuvres des années 60 et 70 ainsi que les designs des films Alien I, Alien III, Species et Poltergeist.

*« Giger Bar »*

# Au cœur de l'art et de la philosophie « Gigerienne »

Artiste de contre-culture, doté d'un don presque « surnaturel » pour imaginer, et retranscrire les formes et les architectures les plus folles, Giger peut être considéré comme l'homme qui a réussi à mettre en relief l'intégralité des manifestations conscientes et inconscientes constituant la personnalité et l'intellect de l'espèce humaine. Cette facilité à exprimer les profondeurs obscures de nos âmes, les dérives de la vie en général ou tout simplement du monde qui nous entoure constitue la pierre philosophale de tout son art. La plupart des iconographies de Giger (considérées comme subversives pour certains) sont extrêmement chargées en émotions, on y retrouve alors assez facilement la griffe de la psychologie freudienne.

La démarche fondamentale de Giger à pour objectif d'ouvrir notre regard sur quelques caractéristiques de notre siècle qui, n'apparaissent pas de façon intelligible à notre esprit. Le but est avant tout de passer le seuil de cette porte jusqu'ici bloquée, qui nous jette dans un mode imaginaire où l'on cohabite avec les réalités de notre époque : l'époque du 20ème siècle, Siècle de tous les ravages, et de toutes les violences. Que ce soit dans certains domaines scientifiques, ou sur le plan historique ; cette forme significative de destruction à une échelle encore inconnue jusque là, est en quelque sorte mise en lumière par l'œuvre de Giger.

*« Cet homme sait ce que nous craignons. Et il nous le montre à plusieurs reprises. […] Giger travaille avec des matériaux primaires, et sa mission est de faire se dresser nos cheveux à l'extrême. Pour nous affaiblir. » Dans C.Barker et S. Jones, Clive Barker's A-Z of Horror, Londres, BBC Books, 1997, p. 74.*

L'œuvre de giger rencontre régulièrement la censure mais aussi des défenseurs comme Michel Thévoz, commissaire d'expositions, professeur d'histoire de l'art à l'université de Lausanne et directeur du Musée d'Art Brut de Lausanne, qui écrit cette lettre à Giger le 14 octobre 1992 :

*Mon cher Giger,*
*Je lis dans le journal 24 Heures qu'à Saint-Gall, vos dessins tombent sous le coup d'une accusation d'obscénité. C'est inquiétant, et tous ceux qui s'occupent d'art se sentent menacés. Le Marquis de Sade est considéré comme l'un des écrivains les plus important de l'histoire de la littérature. Vous, H.R. Giger, vous êtes l'un des représentants consacrés de l'art contemporain en Suisse. Si vos œuvres (comme celles des créateurs de tous les temps) ont parfois un caractère provoquant, elles se situent expressément dans un registre artistique qui fait appel aux facultés les plus nobles de l'esprit. Bien loin de vouloir offenser quiconque,*
*elles proposent l'exploration d'espaces imaginaires déroutants, certes, mais culturellement enrichissants. Cela signifie que ceux qui font de vos créations une interprétation obscène les déplacent délibérément dans un registre inapproprié.*

## Analyse de quelques œuvres, et tableaux

Inspiré par *Bosch, Böcklin, Kubin, ou encore Cocteau, et Dali,* le langage codifié de Giger est celui des symboles, des images totalement individualisées, volant au-dessus des styles dans un élan d'ingéniosité morbide et de prouesses techniques. Peintre, sculpteur, dessinateur, architecte d'intérieur, il étend le pandémonium de sa vision du monde dans tous les domaines. Les personnages et les paysages *«hallucinées »* des encres et des premières huiles préfigurent les formes hybrides qui hanteront plus tard l'essentiel de son œuvre.

Il mêle dans son style inimitable, certains aspects dangereux du monde technologique avec des aspects de l'anatomie humaine. *Une dialectique de l'homme et de la machine qui célèbre l'union de la technique, de la mécanique et de la créature.* C'est d'ailleurs ce qui guide l'essentiel de son œuvre. Les Biomécanoïdes, tableaux gris bleu à l'aérographe vont devenir emblématiques de son art et de son univers à la fois menaçant, dérangeant, incontournable et sublime pour certains.

Une caractéristique importante et révélatrice se manifeste à travers les œuvres du génie suisse, celle de l'obsession sexuelle, et les dérives qui s'y greffent. *En matière sexuelle, impossible de nier que l'on a assisté à un recul sans précédent au cours de la seconde moitié du siècle, ne serais-ce qu'en matière de répression sexuelle.* Giger s'en inspire, fasciné par les femmes, et les expressions les plus sombres de la féminité. Aspects obscurs de la sexualité, grossesses adolescentes, pornographie adulte et enfantine, marchés aux esclaves sexuels, Giger nous livre un monde angoissant, érotique et morbide, où les formes organiques et non organiques sont modelées par l'esthétique « biomécanique ».

Stanislas Grof, psychiatre pragois théoricien de la psychologie transpersonnelle et de la respiration holotrophique (permettant l'émergence de matériaux inconscients et tout particulièrement ceux relatifs au trauma de la naissance), s'est beaucoup intéressé aux travaux de Giger afin d'illustrer sa théorie. Selon lui, l'art de Giger est logique et cohérent et trouve son origine dans l'expérience traumatique de la naissance, ce que confirme la propre mère de Giger :

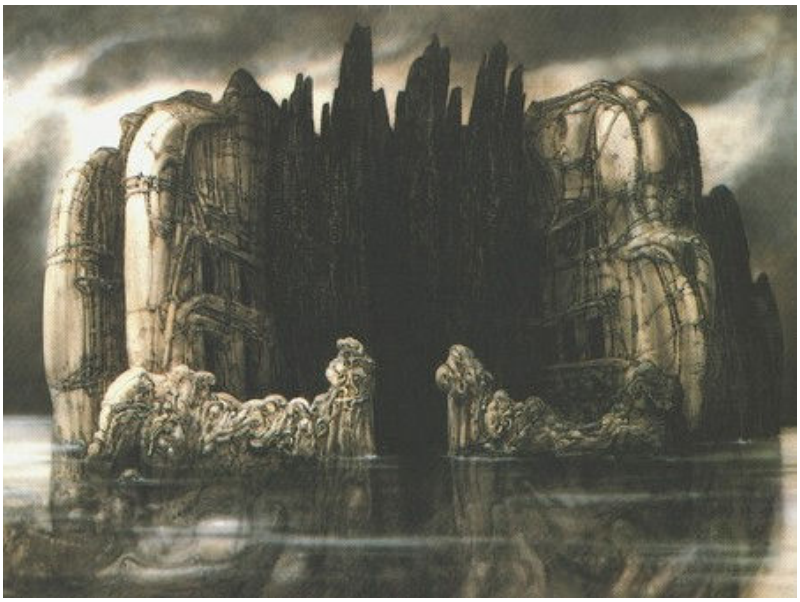
*« Il y a peu de temps, j'ai demandé à ma mère comment ma naissance c'était passée. Elle se souvenait de ce que je voulais absolument sortir, mais que cela fut longtemps impossible. Donc, cet objet, élément intégral de Passage I, qui a la forme d'un trombone et m'a barré le passage au monde, était probablement un forceps. Quelle horreur ! » (HR Giger Taschen)*

<u>*Li (1974)*</u>

Si Li fut la première personne à vouer un culte fanatique au travail de celui qu'elle aimait tout en le haïssant, Giger nourrissait pour elle la fascination que Léonard vouait à Mona Lisa, Salvador Dali à Gala son épouse : « la Naissance d'une Muse dans la perception rétinienne de l'artiste ». C'est ainsi qu'il s'enquit d'en faire le portrait, du vivant de la jeune femme. Découvrant le tableau, Li éructe de colère et de dégoût, brise le châssis et déchire la toile. Giger le répare alors au moyen d'attaches discrètes. "Li" ne porte pas aujourd'hui la moindre cicatrice apparente de ce mouvement de colère. C'est à peu près dans ces conditions qu'on érigea Li en muse controversée au cours de cette "Second Celebration of the Four", qui prit des allures de culte des quatre éléments à l'esthétique sataniste et lovecraftienne.

*Avec The Lord of the Rings, peint en 1975 inspiré à Giger par la lecture du Seigneur des Anneaux de J.R Tolkien, Le Mage*, fait également partie du grand cru de 1975.Ce dernier est à considérer comme l'un des tableaux "satanisants" les plus populaires, bien qu'il n'y apparaisse pas le moindre signe kabalistique.

Le thème de l'Ile aux morts est un de ceux qui fut le plus souvent repris par les divers courants artistiques du XXè Siècle. C'est donc en 1975 que Giger réalise d'abord une première version très personnelle de l'Ile aux Morts, puis une seconde en 1977 qu'il intitulera Hommage à Böcklin.



Historique :

En 1880, une jeune veuve du nom de Marie Berna-Christ rend visite au célèbre peintre symboliste Arnold Böcklin et lui commande une toile qui prête à la rêverie. Le thème est censé représenter une barque sur eau calme à bord de laquelle se trouveraient le rameur, le cercueil qu'on mène sur une île mystérieuse, et la veuve du défunt enveloppée dans un drap blanc. Le but de ce pèlerinage est de permettre au défunt d'atteindre l'au-delà après avoir été déposé sur cette île dont la forme serait à la fois majestueuse et reposante. L'artiste, très inspiré, commence à peindre et rend son oeuvre à la commanditaire qui trouve là un moyen de faire le deuil de son ancien mari afin d'en épouser un autre. Cependant, Böcklin continue à travailler cette forme si caractéristique qu'est celle de l'île. Au final, il n'en réalise pas moins de cinq versions, celles-ci étant destinées à devenir son propre sanctuaire pictural. Malheureusement, il ne nous reste aujourd'hui que quatre versions sur cinq, l'avant-dernière ayant été détruite au cours d'un bombardement.

La série des "Passage" fut inspirée à l'artiste par les activités du service de voirie de Cologne. Il y voit une allégorie de la naissance et du sexe féminin. (Certaines versions sont d'ailleurs très explicites à ce sujet)

Les "Paysage" (landscape) sont des oeuvres variées parmi lesquelles on retrouve souvent bébés, embryons et créatures infantiles menées en souffrance, remaniées en machines de labeur, en objets de décoration, en murs organiques. C'est à cause de l'un des tableaux de la série "Paysage" que Giger, accusé de pornographie pour l'heure d'une exposition, devra répondre des propos outranciers qui l'ont mené face au tribunal. Le procès reconnu Giger en tant qu'artiste et non en tant que pornographe.

*Machine à enfants mort-nés 3* (1977, hommage à David Lynch) nous montre que l'humain alimente la machine et que de cette union ne produit que la mort.

La série *Un Festin pour le psychiatre* contient plusieurs dessins intitulés *Puits* où nous voyons de longs murs et des escaliers sans rampe.

A l'époque où Giger crée ces tableaux, il est somnambule et rêve qu'il s'enfonce dans ces puits sans fond, traversant des couloirs labyrinthiques « dans lesquels toutes sortes de dangers le guettaient ». La cave de la maison familiale de Chur est à l'origine de ses rêves d'angoisse : « Notre cave était l'autre source de mes fantaisies. On y accédait par un vieil escalier en pierre pourrie, qui menait à un couloir voûté. » Alain Pusel analyse l'art de Giger comme une thérapie, ou plus exactement un pharmakon, permettant à l'artiste de sublimer sa peur :

Le bois, l'humidité, les couloirs, les tunnels exercent sur Giger adulte, une attraction-répulsion qu'il ne peut résoudre que par l'envolée de ses œuvres.

A l'inverse de Dali Giger choisit de représenter plusieurs corps munis d'un seul tiroir s'emboîtant tous dans une table, qui est donc chez lui une illustration de l'inconscient. *Puits n°7* est un des tableaux où les angoisses de l'artiste sont les plus apparentes. Le décor inquiétant, avec ses longs murs et ses escaliers abrupts crées par des zones d'ombre, nous renvoie à l'esthétique du cinéma expressionnisme allemand, caractérisé par la stylisation géométrique du décor et les contrastes d'ombre et de lumière. Et nous pensons tout particulièrement au film *Métropolis* réalisé par Fritz

Lang en 1926. Ce film, tant par son esthétique que son sujet, est très proche de l'univers que développera Giger, notamment en
ce qui concerne les rapports unissant l'homme à la machine.

En haut à droite du tableau *Illuminatus 1*, nous voyons clairement le visage de Lovecraft ainsi que ceux de Sergius Golowin et de Timothy Leary (écrivain et ami de Giger)

*« Nous nous voyons dans ses tableaux comme des sortes d'embryons rampants (Timothy Leary) »*

L'oeuvre de Giger peut être en fait comparé par rapport aux écrits lovecraftiens.

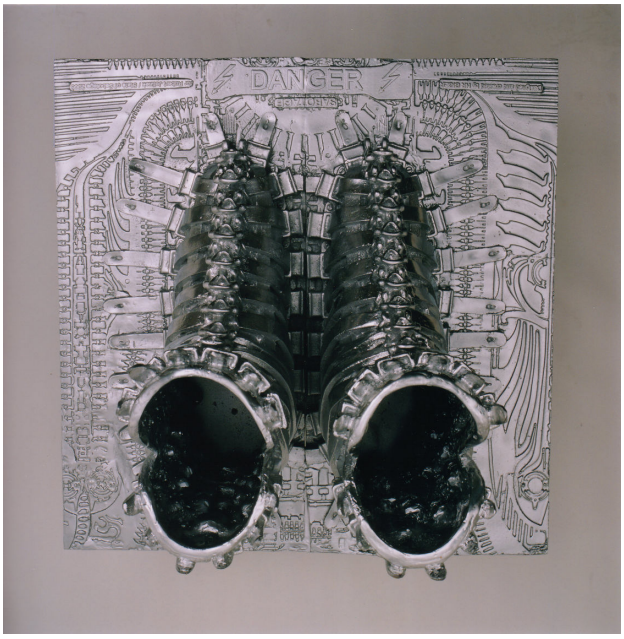
Lovecraft et Giger nous confrontent à des créatures qui nous sont inconnues. Il s'agit de divinités monstrueuses extra-terrestres qui veulent détruire ou asservir l'espèce humaine. Nous pouvons voir dans les créatures lovecraftiennes et gigeriennes de nombreux points de convergence, le premier se rapportant à leur apparence physique qui évoque le sexe. Wilbur Whateley, la créature que Lovecraft décrit dans *L'Abomination de Dunwich*, est obscène. Le bas de son corps exposé nous montre ce qui devait rester caché. Mais à défaut de voir les parties génitales, le lecteur est confronté à de « longs tentacules gris verdâtre munis de ventouses rouges ». Tout en se refusant d'introduire des détails

sexuels dans ses oeuvres, Lovecraft n'en est pas moins un pornographe. Ses créatures sont très fortement sexualisées. Ainsi, ce sont les matières visqueuses, dégoulinantes et malodorantes rattachées à la créature qui la sexualisent.

La légende de Vlad Tepes Dracula, et le célèbrème roman de Bram Stoker qui en découle inspira également le peintre suisse, à tel point qu'il en confectionna une peinture en 1978 intitulée *Vlad Tepes*.

Parmis les scultures originales de Giger, nous pouvons enfin citer « Sabotage » :

Sculpture créée par Giger en 2003, elle symbolise un espace de liberté et d'independance artistique. L'unique exemplaire se trouve au plus haut point de l'ile d'Harakka en Finlande.



**Conclusion :**

Le style biomécanique constitué de chair et de machine de notre peintre suisse fascine…il n'est en fait que la résultante de ses propres rêves combinés à l'imagerie brillante de génies du fantastique tel que Gustave Meyrink, Jean Cocteau, Alfred Kubin et HP Lovecraft.

HR Giger nous montre que toute son oeuvre a un sens, que ce sens donne un éclairage très singulier à notre monde contemporain, une mise en relief de codes invisibles, une brève parenthèse surprenante qui transforme notre regard sur notre réalité quotidienne jusqu'ici inconnue, parce que nous sommes dans l'incapacité de l'observer .L'image rend visible certaines choses en nous réapprenant à voir le monde tel qu'il est vraiment…L'image chez Giger a ainsi pour vocation de faire voir et faire prendre conscience de certains dangers,liés à la folie des hommes,à l'emprise de la technologie sur l'âme humaine,à l'obscurantisme intellectuel.

Ce qui nous ne nous apparaissait pas encore spontanément jusque là nous frappe alors de manière irréversible.

**Pour Paul Klee (peintre suisse), l'image et l'univers de Giger ne reproduit pas le visible, elle rend visible...**

Pour aller plus loin dans la torpeur émotionnelle, et l'enivrance gigerienne :

*HR Giger - The Official Website :* http://www.hrgiger.com/frame.htm
*Giger.com - HR Giger's official US Site :* http://giger.com/Home.jsp
*La page Giger biomécanique française49 :* http://michalovski.free.fr/index.html

Quelques interviews de l'artiste :

http://www.littlegiger.com/articles/files/D-Side_24_2004.pdf (D-side mag)

http://www.actusf.com/SF/interview/itw_Giger.htm (Eric Holstein)

# CONTACT AUTEUR

Agnes Marot (aelys.elfe@free.fr)

Nico Bally (nicobally@gmail.com )

Sylvain Richard (sylvain.richard@laposte.net)

Marion Lubreac (MarionLubreac@aol.com)

Vincent Glasmacher (glvincent@voo.be)

Audrey Megia (audrey.meg54@gmail.com)
Cédric Seyssiecq (cedric.seyssiecq@free.fr)
Opaline (gabrielle.dumont-couturier@club-internet.fr)

Rachel Gibert (rachel.gibert@gmail.com)
Frédéric Gerchambeau (fredericgerchambeau@wanadoo.fr )
Annie Piovesan (maminova1263@hotmail.fr)

Natalym (natalym@natalym.com)
Jacques Fuentealba (mandesandre@hotmail.com)

## Contact Illustrateurs :

Sandrine Hirson ( sandrine.hirson@gmail.com)
Site web ( www.narguilecafe.com )

Sir Vladheim & Annakyn (membres de reflets d'ombres)